

LE NUMERO 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

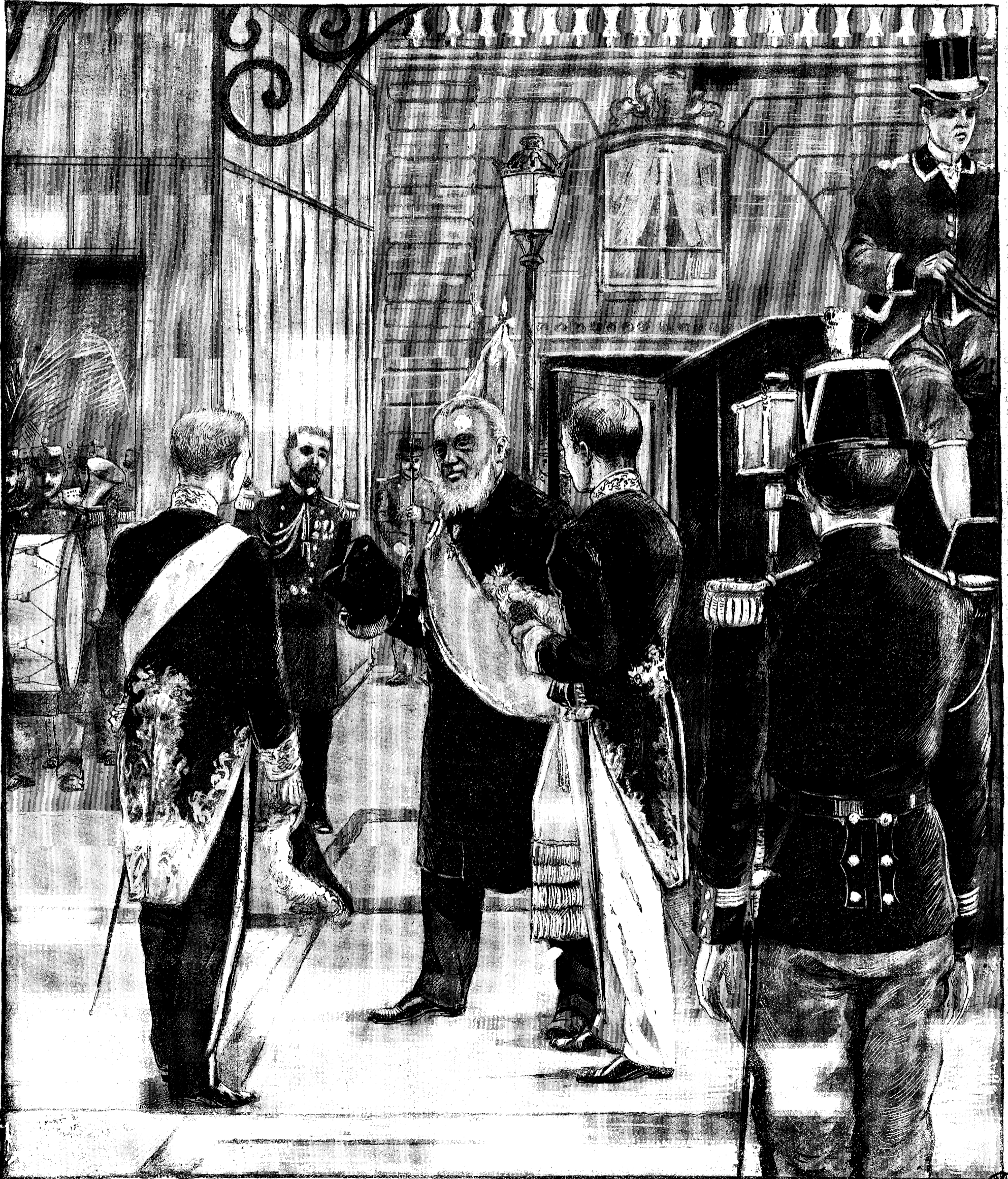
ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon.

ABONNEMENTS :
Un an 3 fr.
Six mois 2 fr.
Trois mois 1 fr.
LYON ET DÉPARTEMENTS { Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'EXPRESS DE LYON

PARAISANT LE DIMANCHE
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N^o 49.
Dimanche 9 Décembre 1900.



Visite du président Krüger à M. Loubet
L'arrivée à l'Elysée



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Les terribles embarras de la question sud-africaine vont-ils se compliquer pour l'Angleterre de difficultés en Europe même ?

C'est une supposition que rend vraisemblable la nouvelle attitude du parti irlandais. La mort de Parnell, la dissolution de la ligue agraire et de la ligue nationale avaient introduit la division dans ce parti jadis puissant, mais qui n'avait eu depuis quelques années qu'une attitude assez modeste.

Les dernières élections générales ont modifié cette situation.

Comprenant que ses divisions faisaient le jeu de ses oppresseurs, l'Irlande a voulu faire abstraction de toutes les causes de discordes et un parti national, oublié des mesquines rivalités, s'est reconstitué. Cette nouvelle organisation, ralliant les forces éparses du nationalisme irlandais, peut créer de graves embarras au ministère Salisbury. Une ligue puissamment organisée étend dans toute l'île ses ramifications. Dirigée par les leaders parlementaires, elle donnera certainement à l'agitation nouvelle une forme agraire.

C'est donc la question irlandaise qui resuscitée à un moment particulièrement difficile.

Ceci nous promet au Parlement anglais plus d'une séance tumultueuse.

Il n'est presque aucune science, aucune invention dont on n'ait revendiqué la découverte au nom des Chinois. Il est juste d'ajouter que fort souvent ces attributions sont légitimes et qu'elles s'appuient sur des documents sérieux. Or, il paraît que nous ne sommes pas au bout de nos surprises et que l'examen des vieilles archives chinoises, sommairement commencées aussitôt après l'occupation de Pékin par les alliés, nous réserve de sensationnelles révélations.

Les journaux américains affirment qu'entre autres choses, on vient d'y trouver la preuve irréfutable que l'Amérique fut découverte par les Chinois. C'est, assure-t-on, un étudiant chinois nommé Mah-Touah-Win, ancien élève d'une université américaine, qui a communiqué cette nouvelle au gouvernement des Etats-Unis.

Les documents trouvés par le jeune érudit décrivent avec des détails d'une extraordinaire précision le voyage transocéanique de missionnaires mongols qui, après avoir traversé le Pacifique, débarquèrent sur les côtes mexicaines et visitèrent les grandes villes de l'empire des Aztèques en 499 avant l'ère chrétienne.

Ces missionnaires se livrèrent à une propagande pacifique, furent accueillis favorablement par certains notables et protégés par des chefs de tribus. Ils enseignèrent la doctrine de Confucius, érigèrent plusieurs pagodes et apprirent à ces peuplades encore barbares les rudiments des arts et des sciences qui atteignaient alors en Chine une perfection inconnue au reste du monde.

Ces premiers missionnaires revinrent en Chine au bout de quelques années, firent connaître le résultat de leur découverte et préparèrent une grande expédition destinée à consolider leur œuvre et à lui donner tout le développement qu'elle paraissait appelée à prendre.

Sur ces entrefaites, des troubles de longue durée éclatèrent dans le Céleste-Empire, l'expédition fut indéfiniment ajournée, ses promoteurs succombèrent peut-être ou furent dispersés.

Puis le temps fit son œuvre coutumière, effaçant jusqu'au souvenir même d'une découverte qui, peut-être aurait changé la face du monde. Il a fallu que les soldats européens, entrés en vainqueurs dans la vieille capitale chinoise, missent à jour les plus lointaines archives de ce passé oublié pour rappeler l'attention sur l'œuvre des précurseurs jaunes de Christophe Colomb.

Ajoutons que cette curieuse découverte rend compte de certains points restés obscurs dans l'étude du passé des races américaines. On avait constaté des traces évidentes de la civilisation asiatique dans les monuments étranges des Aztèques. Cette énigme, qu'aucun archéologue n'aurait pu expliquer autrefois, se résout d'elle-même avec les nouveaux documents des archives chinoises.

Les statisticiens n'épargnent rien. Tout sujet leur est bon pour l'exercice de ce qu'ils appellent leur science, de leur manie, pour- rait-on dire avec quelque apparence de raison. L'un d'eux vient de s'attaquer à la lanse et nous apprend qu'une valse ordinaire représente pour un danseur un trajet de 1.200 mètres environ.

Le quadrille exige encore une plus longue marche : ses quatre figures réunies font

faire à chacune des huit personnes qui y prennent part près de 2 kilomètres.

La mazurka représente 950 mètres, la berline 900, la polka 870, et le pas de quatre à peine 800 mètres.

Le même statisticien a calculé, en se basant, paraît-il, sur de nombreuses expériences, que dans un grand bal commençant à dix heures du soir pour finir à cinq heures et demie du matin, une personne ayant figuré à toutes les danses, y compris le cotillon, n'a pas fait moins de vingt-huit mille pas, soit 19 kilomètres sur le parquet. La distance de Paris à Versailles, tout simplement.

Rien ne démontre mieux avec quelle facilité on supporte, pour son plaisir, des fatigues que l'on renoncera peut-être à s'imposer par devoir ou par intérêt. Combien de frères jeunes filles, valseuses intrépides, refuseraient une promenade qui les obligerait à faire, à pied, la moitié du chemin qu'elles font en dansant ?

Maintenant, est-il bien nécessaire de se livrer à des calculs minutieux et compliqués pour arriver à cette constatation ? Evidemment non, et c'est pourquoi on est en droit de se demander quel résultat espérait obtenir le disciple d'Euclide en se livrant à son travail. Espérait-il par ses graves constatations corriger les fideles de Terpsichore ? L'entreprise est difficile et bien au-dessus des forces d'un simple mathématicien.

NOS GRAVURES

LE PRÉSIDENT KRUGER A L'ÉLYSÉE

L'arrivée à Paris du président Krüger a été marquée par les mêmes ovations enthousiastes qui avaient accueilli l'illustre vieillard dans les autres villes de France. Ces manifestations chaleureuses ont montré quelles profondes sympathies les masses populaires ont conservées pour la cause de la justice et du droit.

Mais le vieil homme d'Etat n'est pas seulement venu en Europe pour recueillir ces démonstrations forcément platoniques des foules : il a aussi un mandat précis auprès des gouvernements.

Le premier soin du président Krüger en arrivant à Paris a été de demander au chef de l'Etat une entrevue qui lui a été immédiatement accordée. Ce n'est pas une réception officielle, mais bien une réception absolument officielle qui a été faite à M. Krüger à l'Élysée.

Une escorte de cuirassiers est venue le prendre à l'hôtel Scribe. M. Krüger a pris place dans un des landaus de gala de l'Élysée, avec le docteur Leyds et un colonel de la maison militaire du président de la République.

Les honneurs militaires ont été rendus à l'arrivée. M. Crozier, directeur du protocole, accompagné de deux officiers de la maison militaire, a reçu au bas du perron le président de la République sud-africain.

M. Loubet, accompagné de M. Delcassé, a reçu son hôte illustre dans le salon des Ambassadeurs.

Après un entretien d'un quart d'heure, M. Krüger fut reconduit à l'hôtel Scribe avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

LES COSAQUES EN MANDCHOURIE LES NOYADES DE BLAGOVETSCHENSK

Les puissances européennes ont donné comme but à leur intervention en Chine l'accomplissement d'une mission civilisatrice. Malheureusement, en plus d'une circonstance, ces bonnes intentions ont été ostensiblement dénaturées, et les vainqueurs ont montré plus de férocité que les vaincus.

Les cosaques qui ont opéré en Mandchourie se sont particulièrement signalés par d'abominables exécutions.

La population de Blagovetschensk, capitale de la province de l'Amour, comptait 6.000 Chinois. Les cosaques, prenant possession de la ville, arrêtaient tous ceux qu'ils purent trouver.

Un à un, les Chinois furent dépouillés de leurs vêtements, et, par groupes de trois ou quatre, on les attacha avec leurs longues nattes. Puis on les précipita dans la rivière : hommes, femmes, enfants, vieillards, subirent le même sort, il n'y eut pas une vie d'épargnée.

La rivière Amour présente bientôt un spectacle atroce et sinistre.

La mort ne fut pas instantanée pour toutes les victimes ; certaines parvinrent à gagner le bord, et les cosaques durent les repousser à coups de hachette.

Hâtons-nous d'ajouter que cet acte inouï de férocité, imputable à ces hordes réfractaires jusqu'à présent à toute civilisation, a soulevé, en Russie aussi bien que dans le reste du monde, des sentiments d'horreur et d'indignation.

SOLDAT LABOUREUR

Le père Coutand, ce matin-là, était en train, derrière la ferme, de labourer un arpent de terre grasse argileuse toujours humide où rien ne venait, et que le fermier, avec son obstination d'homme borné et bûcheur, s'entêtait à cultiver à sa manière sans assolement ni drainage.

A l'autre bout du champ, assis sur un joug de rechange, le dos appuyé au mur bas d'une courrette, le pupille de labourer, Marc Silvain, un jeune sergent, en sabots, pantalon de treillis, vieille vareuse à brisques d'or, suivait la charrie de son œil vif, intéressé...

Il rentrait de Madagascar en congé de convalescence et était venu respirer l'air natal chez son tuteur, avec qui il avait deux questions à régler : comptes de tutelles (ce serait vite fait ; trois mille cinq... à recevoir... puisqu'il avait « mangé » le reste) et une autre, plus épineuse celle-là... Après quoi il se proposait de repartir pour la grande île, soit seul comme rengagé, soit accompagné et comme colon alors, suivant la réponse du père Coutand.

Celui-ci, au bout de chaque sillon, pendant que le valet retournait l'attelage, échangeait un mot avec « son sacrifiant de pupille » : cette fois, comme il avait fini par remarquer l'attention du jeune homme, il demanda de ce ton moitié bourru, moitié moqueur qu'il prenait toujours avec le sous-officier :

— Tiens ! on dirait que ça t'amuse ?

— Mais oui, mon oncle...

Bien qu'il n'y eût aucune parenté, le sergent donnait parfois ce titre au fermier qui l'avait élevé.

— Dans le temps tu trouvais la terre trop basse...

— Que voulez-vous ? on change...

— Il paraît : pour une conversion, ça en serait une celle-là, si j'y croyais...

Et le fermier repartit : tout en l'aimant à sa manière et malgré la belle conduite du « fiston » là-bas, il ne lui pardonnait pas encore d'avoir gaspillé jadis quelques centaines de francs sur les cinq mille de son héritage. Quant à Marc, qui n'était pas venu là uniquement pour le plaisir de tenir compagnie à son tuteur, il murmurait :

— Attends un peu, vieux ronchon... je m'en vais bien t'étonner.

Au sillon suivant, les bœufs, arrivés en haut, s'arrêtèrent épuisés, fumants, et l'homme épongea son front de sa manche.

— Quelle sale terre ! — gronda-t-il. — Elle



n'est bonne qu'à cuire, à mettre au four ; ça vaudrait mieux que de s'y esquinter, moi et mes bestiaux...

Ma c leva la tête.

— C'est votre soc, — dit-il, — qui est trop large.

— Hein...

— Oui... de plus, le versoir porte à faux, il prend mal la motte qui, au lieu de se fendre comme elle devrait, se tasse, bloquant tout le train.

— Ah ça, petit, est-ce que tu voudrais m'apprendre à labourer, par hasard ?

— Mon père Coutand, vous êtes le premier labourer du canton, c'est connu... c'est votre outil qui ne vaut rien, pour ce terrain surtout. Ce n'est pas votre faute : il n'y en a pas d'autre au pays... Il faudrait...

— Qu'est-ce qu'il faudrait... voilà que tu te connais en charrues à présent, toi qui n'as jamais voulu en toucher une à la ferme. Et ouisque t'as pris cette science ?

— A Madagascar.

— On vous fournissait des charrues...

— A condition de les faire nous-mêmes : un bon moyen pour savoir s'en servir...

— Les faire vous-mêmes... le bois, je veux bien, mais... le soc ?

— Ah ! ça, c'était le difficile à trouver... aussi quand on en possédait un, on en avait soin, je vous jure. Il y en avait un dans ma compagnie.

— Le soc de la compagnie !... Ça ne serait pas comme le parapluie de l'escouade ?

— Mais non, père Coutand, le soldat a changé depuis vous, ou plutôt et en ce moment, dans certaines garnisons perdues, grâce à certains officiers, il change et devient colon... labourer...

— Le « soldat labourer ». Ma fille Mariette m'a déjà parlé de ça vaguement. Alors, c'est vrai. Ça me rappelle des enseignes d'auberges que j'ai vu dans le temps : « Au Soldat Labourer ».

— Elles vont revenir peut-être.

— Alors tu parles sérieusement... Ainsi toi, paresseux, on t'a vu mettre la main au manœuvron... Mais les bœufs ? Où preniez-vous les bœufs...

— Les bœufs, mon oncle, là-bas ça vaut douze francs la paire.

— Douze francs...

— Oui... bosse comprise. C'est même ce qui décida notre capiston à fabriquer une charrue. A ce prix-là d'attelage, on pouvait s'épargner la fatigue.

— Drôle de façon de guerroyer : j'ai tiré cinq ans d'Algérie et en ce temps-là...

— Mais, mon tuteur, ça n'est plus la même chose. Vous autres, vous aviez en face un ennemi véritable qui, à Madagascar, n'existe autant dire pas. Le seul danger, c'est le scorbut, la fièvre : contre ceux-là, il faut assainir, cultiver. En un mot, dans ce pays du moins et à cette heure, il s'agit moins de se battre que de coloniser.

Ainsi, l'été dernier, nous étions en poste avancé à deux cents kilomètres dans les terres, en plein pays hova... rien à craindre d'ailleurs, avec quelques leblés et des cartouches, on est maître facilement. N'empêche que sur cent hommes, la moitié était sinon malades, malades... On perdait l'appétit... toujours des conserves... Donc nous nous consumions d'ennui, de paresse : aussi, lorsque arriva un nouveau capitaine apportant à dos de bœuf des outils de jardinage et des graines, des graines, ce qui nous manquait le plus, chacun comprit... et l'on se mit à défricher.

« Quelques semaines plus tard, — le pays est fertile, — nous mangions des légumes poussés sur nos plates-bandes et il n'y avait plus ni flemmards ni malades. Aujourd'hui tout le fortin est entouré de cultures en plein rapport. Certains de mes camarades, mis en goût, ont obtenu des concessions et comptent rester : ils seront riches dans dix ans, plus tôt peut-être. J'ai fait comme eux. Même j'ai arrondi mon morceau, acheté des outils, des plants, — c'est cher, ces articles. Si bien que ma prime de rengagé y a passé tout entière... mais je ne regrette rien... tout ça pour vous expliquer comment je suis devenu soldat labourer, moi aussi, et propriétaire d'un domaine grand trente fois comme celui-ci.

Coutand avait écouté gravement, religieusement :

— C'est bien, dit-il, c'est très bien. J'avais entendu parler de ça sans y croire... Du moment que tu le dis et que je vois... — il tendit la main au sergent, — je te rends mon estime.

... Son travail fini, le fermier s'en alla derrière ses bœufs et Marc Silvain attendait quelqu'un : bientôt, de l'autre côté du mur, des sabots claquèrent sur les dalles, et Mariette poussa la barricade, se dirigeant vers lui.

Mariette Coutand était une accorte paysanne à la mine fraîche, à la peau hâlée de travailleuse :

— Eh bien, demanda-t-elle, c'est fait ? Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dit... rien. Je n'ai pas entamé encore la grosse question, il faut le préparer. En tout cas l'impression est bonne : ton père me rend son estime !

Et Marc se mit à raconter la scène...

Mariette et Marc Silvain, voisins de campagne avaient passé leur enfance ensemble, et tout jeunes « s'étaient promis » pour rire, disaient-ils. En attendant, tout en gardant leurs ouailles en commun, Marc pêchait des tétards dans les prairies basses qui entouraient le moulin et les mettait dans le cou de sa camarade qui se fâchait, non par peur, mais parce qu'elle trouva ça bête tout court.

Quand on les plaisantait sur leur compagnonnage, ils nese troublaient pas, leur amitié n'ayant rien de caché ni de tendre même... une simple camaraderie, du moins ils en étaient convaincus l'un comme l'autre.

Une seule fois, mis au défi par un pêcheur qui venait de les passer dans son bachot, ils s'embrassèrent et rougirent...

Mais bientôt ils n'y pensèrent plus ; affectueux l'un et l'autre, ils avaient l'écorce trop dure et la vie trop active pour jouer les pères de bergerie. D'ailleurs l'âge les sépara. Mariette, déjà grande, travaillait à la ferme avec entrain, tandis que Marc, plus aventureux de caractère, n'ayant aucun goût pour la vie des champs, allait à la ville voisine faire un apprentissage... première chose qui déplut à Coutand devenu tuteur du petit depuis la mort des parents.

Là, le jeune homme, au lieu d'apprendre un état, se laissa entraîner par des camarades d'atelier, et à la fin de son temps il ne savait aucun métier et avait mangé quinze cents francs sur la somme confiée à son tuteur par le conseil de famille.

Ce gaspillage le brouilla presque avec Coutand qui, s'il aimait son pupille, détestait cordialement les « mangeurs ». Alors Marc un peu penaud... devança la conscription, voulant se débarrasser d'abord du service, pour voir après, une fois libre.

Ce moment venu, sergent depuis huit mois, Marc, qui correspondait de loin en loin avec son amie, lui annonça qu'il pensait à rengager ; en même temps lui demandait son avis. L'avis arriva favorable, Mariette lui recommandait uniquement de ne se lier que pour trois ans si possible, et de repasser par le pays après cette seconde période.

Dans ces deux lettres comme dans celles qui suivirent, il ne fut pas question d'autre chose ; l'un comme l'autre, ils attendaient d'y voir clair dans leur cœur.

Marc, moins hésitant peut-être, voyait les résistances de son tuteur et c'est pour cela qu'il avait prolongé son absence. Quant à Mariette, elle avait trop à faire à la ferme pour s'occuper de rêveries.

Toutefois lorsqu'elle apprit, en mai dernier, au sergent, qu'on la pressait pour un mariage qui ne lui plaisait guère, Marc, qui « était de la classe » pour la deuxième fois, obtint un congé de convalescence équivalent à une libération anticipée et se hâta de rentrer en France.

En se retrouvant après une séparation de plusieurs années, les jeunes gens se sautèrent au cou avec le même bonheur... et comprirent qu'ils s'aimaient depuis longtemps. Ce jour-

seulement ils confirmèrent la parole échangée jadis : la mère de la jeune fille, consultée, approuva tout de suite.

Il ne leur restait plus que le père à convaincre... ce serait dur... Mais Marc conservait par devers lui un dernier moyen que, pour éviter des fausses joies, il n'avait pas voulu révéler, même à Mariette ; il préférait sonder le terrain d'abord.

Lorsque le sergent se fut expliqué, il demanda à son tour à Mariette :

— A toi maintenant, tu as causé avec ta mère, elle est pour, c'est convenu ; mais ça ne suffit pas. Elle avait promis de commencer le siège du fermier, qu'est-ce qu'il répond ?

— Toujours la même chose. Que c'est très beau, les galons, la médaille ; mais que tout cela ne met pas les quinze cents francs qui manquent à la masse et que ça, c'est la première condition. La deuxième, c'est qu'il lui faut un gendre capable de le remplacer et qu'il ne croit pas que tu puisses faire jamais un cultivateur.

— Je viens de lui prouver le contraire. — C'est vrai... Quel dommage que nous n'ayons pas de quoi boucher le trou fait au magot. Quelle idée tu as eue d'acheter si loin, de dépenser la prime.

— Alors tu crois que si je rapportais les quinze cents balles dans une bourse, l'affaire serait enlevée ?

— Le père a presque donné sa parole... qu'il retarde, c'est possible, pour te mettre à l'épreuve ; mais je ne crois pas qu'il se démente.

— Ni moi ; seulement il fallait se renseigner d'abord... c'est pourquoi j'ai attendu. Alors il n'y a qu'à attendre ?

— Ce sera long.



Le sous-officier regarda son amie dans les yeux :

— Moins que tu crois... C'est fait...

— Qu'est-ce que tu veux dire...

— Je veux dire que voilà l'argent... Marc tira son portefeuille... Deux mille...

— Ah ! mon Dieu... mais alors... Comment as-tu fait pour vendre si vite ?

— Je n'ai pas vendu... parce que je n'avais rien acheté !... Le terrain que je possède là-bas m'a été donné par l'État, auquel il retourne.

— Pourquoi m'avoir caché ce moyen ? — Je craignais qu'il ne rate... mais maintenant, nous avons la promesse de ton père. Allons trouver Coutand.

Marc et Mariette allèrent chercher la fermière et tous trois rejoignirent le père au fond de la grange où il menait.

Coutand, mis au courant, placé en face de la somme rendue et de sa parole donnée, parut moins surpris... gêné... qu'on n'avait cru. Il embrassa d'un coup d'œil goguenard les amoureux, content de répondre à une malice par une autre, en les faisant attendre... Puis sa figure s'éclaira :

— Je consens... dit-il ; j'avais bien vu que vous mijotiez quelque chose... Je n'y croyais qu'à moitié, moi, à cet achat... Et s'adressant à son futur gendre : — Il te faudra porter les deux mille chez le notaire... C'est lui qui a le reste.

— Je ne dois que quinze cents, répondit le jeune homme, l'autre quart est pour la corbeille. — La corbeille !... Tu vas encore faire des folies ?

— Mais non... beau père, c'est Mariette qui achètera.

— Dans ce cas, oui. Ce n'est pas une gaspilleuse, elle.

— Tandis que moi... ! continua Marc en souriant.

— Tu l'as été...

Là le père fut interrompu par sa femme qui poussa les deux hommes dans les bras l'un de l'autre :

— Embrassez-vous, vous vous disputerez demain.

C'est ce que l'on fit de part et d'autre ; après quoi le tuteur qui ne lâchait pas facilement une idée, poursuivit :

— Tu l'as été mais tu ne l'es plus... C'est ce que je voulais dire.

GAYAR.

LA MÈRE AUX CHATS

En sortant de chez le notaire, le père Jean, le fermier des Fourches, et M. Horan, l'ingénieur qui faisait construire une usine là-haut, près des sources du Tarn, se regardaient de travers : ils venaient de se disputer une vieille mesure, quatre murs croulants inhabités depuis la mort de la propriétaire, la mère Mollard — la Mère-aux-Chats — vendue ce matin-là à l'étude de maître Béraud, et les deux hommes, bien que se connaissant (l'ingénieur pendant les premières semaines, avait pris pension et chambre chez le fermier), s'estimaient même d'une certaine façon, s'en voulaient un peu pour l'instant.

Ce fut le paysan qui revint le premier : il venait de se rappeler tout à coup que dans

cette baraque qui lui échappait, il avait sans autre permission rangé depuis des mois tout un tas d'outils qui l'encombraient ailleurs et qu'il ne pouvait pas enlever du jour au lendemain. Il s'approcha donc de l'ingénieur et levant son chapeau :

— Monsieur Horan, — dit-il, — je vous emmène... le tiburly est là et pour peu que vous vouliez visiter votre emplette...

L'ingénieur tira sa montre :

— C'est que... il est onze heures et j'ai rendez-vous à quatre heures avec le sous-préfet.

— Ça peut se faire. Ma femme nous préparera le dîner, vous connaissez sa cuisine... et j'ai pêché ce matin quelques truites dont vous me direz des nouvelles. Une fois restauré, vous aurez tout le temps de donner un coup d'œil aux travaux et d'être de retour ici à l'heure ; le domestique vous reconduira.

— Dans ce cas j'accepte et sans rancune, quoique vous me coûtiez cinquante louis ce matin.

— Que voulez-vous, j'y tenais.

— Mais, tête de bois, quand je vous disais qu'avant peu la cambuse vous reviendrait et rebâtie encore, mise à neuf...

— Est-ce qu'on sait jamais.

— Est-ce qu'on sait !... Croyez-vous que je veuille m'éterniser dans votre pays de loup. Ma compagnie m'y laissera deux ans tout au plus, après quoi, une fois l'usine voulant, elle m'enverra construire ailleurs.

Les deux hommes étaient arrivés au char-bancs attelé d'avance et ils partirent, tandis que le campagnard continuait :

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à revenir chez nous : on vous aurait préparé un logement pour vous et la famille.

— C'est ma femme qui n'a pas voulu. Elle arrive dans trois mois et tient à être chez elle.

— Et vous croyez que ce sera prêt pour cette époque ?

— Mais oui, père Jean... Il ne s'agit que d'un pavillon, briques et fer, et j'ai tout sous la main : matériaux et ouvriers.

— Briques et fer... ça pliera au premier coup de vent et si ça tient vous n'en tirerez pas gros au départ.

— Je vous vois venir... et ne veux rien vous vendre, aujourd'hui du moins. Quand il faudra s'en aller, je retirerai bien du tout : murs et terrain, ce que j'y aurai mis ; et si vous n'en voulez pas d'autres la prendront...

— Jamais de la vie.

— Pourquoi, jamais ?

— Parce que, monsieur l'ingénieur, parce que parmi les gens du pays qui connurent la Mère-aux-Chats, personne, entendez-vous, personne ne consentira à loger soi et les siens, sa femme et ses bêtes, dans cette baraque empuantie, moisie.

— Puisque je la rase...

— J'entends bien : restent les caves.

— Quelles caves ?

— Vous ne savez pas... trois étages de caves naturelles, des grottes creusées en pleine lave, communiquant par des fissures avec la rivière qui fait ventilateur, des chambrettes sèches et fraîches, excellentes pour vieillir le vin et bleuir le roquefort — on en fait chez nous. C'est même tout ce qu'il y a — tout ce qu'il y aurait — de bon dans l'affaire sans les cent mille cadavres de chats qui pourrissent dedans.

— Quels cadavres ?... Alors c'est vrai cette histoire, cette bataille de chats... Vous me racontez...



— Si c'est vrai ! Mais j'y étais, monsieur l'ingénieur, et j'en ai encore la peur au ventre, à dix ans de là. Tantôt, d'ailleurs, nous descendrons et je vous montrerai les os des combattants au fond du souterrain, si tant est que la mauvaise odeur ne vous effraie pas.

— Ça sent donc réellement... et quoi ?...

— Des tas de choses : le moisi... l'allumette brûlée...

— Parbleu ! — dit l'ingénieur rassuré — nous sommes sur un massif volcanique, et il peut très bien y avoir des dégagements de gaz. Nous en avons trouvé un, pas loin, en creusant pour les fondations.

— Tout ce qu'il vous plaira ; mais si j'étais vous, je me méfierai tout de même. A votre place, monsieur Horan, je commencerais par nettoyer, recurer les grottes... et c'est un travail... Mais quand on a les hommes sous la main... Après ça, il n'y aurait plus qu'à murer, voûter les fissures inutiles à l'aération... alors, oui, vous pourriez tirer quelque chose du tout.

— Je crois, père Jean, que vous avez envie de me faire faire des réparations dont vous profiterez...

— Point du tout... Je ne tiens pas... plus à la mesure. Le hangar m'arrangeait parce qu'il me sert de garage, mais une fois mes pioches sorties de là, je n'en veux plus...

— C'est bon... ne débinez pas la marchan-

dise... et moi je ne chercherai pas à vous surfaire. Et maintenant, puisque nous arrivons en montée, racontez-moi l'histoire de la Mère-aux-Chats.

Je veux bien — poursuivit le père Jean, lâchant les guides — c'était une sorcière...

— Je m'en doutais !

— Fichez-vous de nous, monsieur le Parisien, tant qu'il vous plaira... Seulement, pour brave que vous soyez, si, en ce temps-là, on était venu vous proposer de sauter à minuit dans l'enclos, où la vieille se promenait au milieu de son troupeau de matous, hurlant, bêlant, miaulant, griffant... rendus fous furieux je ne sais par quoi, vous auriez regardé à deux fois tout de même et avec raison, si vous teniez à votre peau... à vos yeux tout au moins...

Sébastien Roche — N'a-qu'un-Oeil — s'y est fait éborgner bel et bien et il n'avait cependant pas poussé le jeu si loin. Vous ne connaissez pas le clocheron, vous ; moi, je l'ai pratiqué et je puis dire qu'il n'a pas froid aux yeux. Un soir donc, soir de grand mariage, le sonneur avait sonné fort et pinté autrui, lorsqu'en rentrant chez lui il entendit les chats clabauder dans le jardin de la Veuve — c'est la Mollard qu'on désignait ainsi parce que son mari, son homme du moins, était mort... d'accident entre les mains de Delbler.

Au lieu de se tenir tranquille, Roche voulut voir, il monta sur un chèneau dont les branches portaient sur le mur de la vieille et aperçut la dame au milieu de ses bêtes, un troupeau de matous noirs, aussi grands que des chevreaux, avec des gueules roses, saignantes, béantes, et des yeux d'or, des gouttes de phosphores qui éclairaient les murs.

Il en sortait de partout, si pressés, serrés que le courtif disparaissait sous leurs fourrures, avaient l'air de ramper, d'aboyer tout autour des sabots de la sorcière, et Roche demanda :

— Eh ! la mère, qu'est-ce que tu leur donnes à tes petits pour leur faire ces babines rouges, c'est donc de la viande de guillotiné ?

Le sonneur n'avait pas fini, que sur un geste un trio de matous volaient dans l'arbre, le coiffaient d'un bond. L'homme dégringola, courut, hurlant, jusqu'à une ferme voisine où on le délivra... Il fallut desserrer les mâchoires des chats qui ne lâchaient pas, les arracher de la place comme des sangsues et les écraser à coups de sabot.

Un seul se sauva, tirant son arrière-train démonté d'un coup de barre et revint chez la Veuve et là, au milieu des autres, faisant chorus, on l'entendit hurler, pleurer comme un enfant perdu... c'était lugubre... et cette lamentation dura jusqu'à l'aube, heure à laquelle l'animal creva sans doute...

En tout cas, la leçon servit et personne ne s'y frotta désormais.

Maintenant, d'où venait la vieille... C'est vague et les femmes ont fait un tas de sornettes là-dessus. Ce qui est sûr, c'est qu'elle devait être du pays. C'était une fille d'ici, partie bonne dans les villes et qui avait mal tourné, passé aux assises.

Sa peine finie — elle pouvait avoir soixante ans à l'époque — elle était allée trouver le notaire, le prédécesseur de maître Béraud, et lui avait montré mystérieusement des papiers par quoi elle était héritière de la maison qui vous appartient de ce soir et où elle s'installa.

Elle sortait encore en ce temps-là et passait pour sorcière, jeteuse de sort... Je ne crois guère à ces machines ; mais il est incontestable qu'elle était malfaisante, très capable de jeter des drogues dans les étables et de transporter du virus au bout de ses ongles sales. J'ai écopé pour ma part.

Nous étions voisins et, la veille, elle avait eu des raisons avec mes parents, qui n'aimaient pas la voir rôder par là... Le lendemain, elle me rencontra au bord d'un champ où mon père labourait un peu plus haut. La sorcière s'approcha avec un regard de travers et me caressa le menton, que je m'étais écorché en jouant. Or, le soir même, j'avais la tête comme un bœuf et une fièvre d'enfer : il fallut faire monter le docteur, qui tailla, trancha dans l'abcès, et j'en fus quitte pour une cicatrice.

Aussi nous étions amis... vous pensez. La vieille d'ailleurs sortait moins. Elle cachait quelquefois, disait-on, et un jour la brigade du chef-lieu monta et saisit dans son grenier un assassin fameux, cherché partout et qui alla finir à Albi dans le panier de sciure... Comme je vous disais. Dès lors, la veuve se claquemura... et personne n'aperçut seulement le bout de son vilain nez hors de l'enclos dont elle avait cloué la porte.

Elle avait toujours eu une douzaine de chats... plus ou moins... on ne savait pas, tant ses animaux, que personne n'avait encore contemplés en bande, étaient pareils.

Tout le jour, entre les deux fenêtres de la cambuse, on en voyait deux ou trois qui se baladaient sur la planche à fromage, qui marchaient gravement, faisant le gros dos au soleil, durant des heures... Y en avait-il trois faisant le tour du mur ou bien cent... processionnant à travers la baraque... impossible de dire.

En tout cas, si l'on ne pouvait pas voir, compter, on les entendait... Depuis quelques mois, ces animaux, à juger par les voix, avaient dû pulluler d'une manière extraordinaire, et chaque nuit, maintenant, c'était un sabbat à réveiller les morts du cimetière.

Les bonnes femmes vous raconteront que la sorcière avait fait un pacte avec le diable en personne, lequel la visitait chaque nuit à la tête de ses légions... et d'autres histoires.

La chose sûre, c'est que la « mère aux chats », après quelques années, quelques croisements, avait obtenu une race de matous comme on n'en vit, ne verra pas... des chats énormes, sauvages

comme des lynx, et tous pareils : robe noire lustrée, œil d'or et gueule de pourpre. Lorsque, rentrant à la nuit, on apercevait en haut du mur un de ces animaux sataniques se mettant en boule, prêt à bondir et à griffer, on avait le trac et les plus braves faisaient un détour...

C'est vers ce temps que quelques farands gâgèrent de franchir la clôture de la veuve. Un seul tint le pari, à moitié du moins : le sonneur, et c'est depuis ça qu'il regarde de travers... Heureusement que ces animaux restaient chez eux comme leur patronne, sans quoi c'eût été l'ite peste, une calamité véritable pour le pays, les basses-cours, les étables même... Cessavaient-ils là — des ligres en raccourci — étaient de taille à égorger un mouton. A diverses reprises, chez des gens auxquels la chipie en voulait, on découvrit le matin, saignés sur la litière, des animaux de forte taille... pas des boufs ni des chevaux, naturellement... mais des cabris, des petits veaux, parfois même un bétier, un bœuf, qui sont des animaux guerriers cependant. Or, les propriétaires lésés, au lieu de se plaindre, tâchèrent d'amadouer la sorcière ; ils apportèrent le lendemain un litre de lait du meilleur à la porte de la vieille, qui depuis des ans n'absorbait guère que ça. D'autres, pour se garantir, en firent autant, et chaque matin la coquine eut son pot de crème pendu au loquet.

La mère aux chats, de plus en plus vieillie, racornie, un squelette où l'on voyait le jour à travers, avait assez avec cette nourriture. Quant aux matous de quoi vivaient-ils ? De chasse et surtout de pêche... parfaitement, ça pêche, les chats sauvages, j'en ai vu, et ceux-là étaient plus qu sauvages. Notez qu'il y a au fond de vos caves des espèces de puits de cheminées, très pratiques pour des chats, et communiquant avec



des réservoirs du Tarn, des lacs souterrains où le poisson abonde...

Cette année-là, à mesure que la vieille déclina, les clameurs nocturnes des matous se faisaient plus effrayantes. Au mois de janvier, un mois de janvier bizarre où la rage éclata tout à coup en plein gel, décimant les chenils, le vacarme redoubla.

C'était une lamentation véritable, poussée par mille voix humaines, voix d'enfants, voix de femmes, voix d'hommes, tout cela pleurant, hurlant, grondant. Ça vous faisait frissonner. Une nuit, ce grand boucan diminua. On entendit plus qu'une voix, une plainte... hululer sur trois tons... trois espèces de phrases différentes... que de loin en loin tous les autres reprénaient en chœur comme des répons. On eût dit l'office des morts et c'était lugubre positivement.

Soudain, tout cessa... A l'aube, le pot de lait resta pendu à l'espagnole... puis les cris reprurent de plus belle, cris de rage cette fois.

Le matin du second jour, quelqu'un risqua un œil au carreau et recula de peur. Sur le plancher, la vieille gisait, mangée aux trois quarts par ses bêtes, qui continuaient pour l'instant en se dévorant elles-mêmes.

Entre les quatre murs de la salle — et par toute la baraque sans doute — c'était une bataille en règle... Les chats rendus fous furieux, hydrophobes, se déchiraient à pleine gueule. On voyait des matous énormes aux yeux de phosphore, des boules noires bondir, grimper aux meubles, aux murs, marcher presque au plafond... et de là se retourner d'un saut, passer dans l'air comme des rubans de moire... pour s'en aller tomber sur un tas d'où partaient des cris furibonds.

Ça dura une heure, puis toute la bande, vainqueurs et vaincus, s'engouffra par une trappe au fond des caves, où la bataille et la clameur continua en diminuant pendant deux jours encore, jusqu'à ce qu'une crue du Tarn vint, qui noya ceux qui survivaient, et ce fut la fin...

... On arrivait aux Fourches et le Gascon regarda l'ingénieur.

— Vous ne me croyez pas.

— A moitié...

— Soit. Eh bien ! tantôt nous descendrons dans les grottes et je vous montrerai les cadavres ; il y en a, il y en a... vous verrez...

CHARDIN.

PENSÉES

Il en est de l'argent comme du hérisson : plus facile à saisir qu'à retenir.

(Archiloque.)

Le colimaçon a peur des voisins méditants ; il emporte sa maison avec lui.

(Proverbe dans.)

Le pouvoir est un but où presque toujours on arrive plus vite à plat ventre que debout.

(Anonyme.)

La belle treille, n'est-ce pas ? que celle dont les ceps seraient attachés avec des saucisses !

(Goethe.)

Trois choses sont nécessaires à la guerre : des soldats nombreux et vaillants, de sages capitaines — et du bonheur.

(Machiavel.)

SUR LA PENTE

Je ne prétends pas faire ici le procès des gens qui jouent aux courses. D'abord ils sont trop, et je courrais le risque de me mettre à dos un bon nombre de mes lecteurs. Et puis qui donc, à Paris surtout, n'a pas risqué une petite fois sa pièce de cent sous sur un hippodrome quelconque ?

Parodiant une parole célèbre, je dirai même plus, il y a au fond du cœur de tout homme un joueur qui sommeille. Combien avez-vous vu de gens qui, n'ayant jamais de leur vie, faute d'occasion peut-être, touché à une carte, perdent leur fortune dans un tripot, avec un acharnement digne d'un joueur de profession.

Combien d'autres ont été sauvés à leur insu par une bonne culotte au début de leur passion naissante et, dégoûtés à jamais par une leçon un peu sévère, disent un éternel adieu à la dame de pique.

Mais je m'écarte de mon sujet et vous en demande pardon. Ce que je veux raconter, c'est l'histoire bizarre d'un joueur que l'excès même de sa passion guérit radicalement en un jour.

Je ne vous dirai pas son vrai nom, ce serait une indiscrétion blâmable de ma part, en raison des circonstances dans lesquelles je fus amené à connaître ce secret. Qu'il vous suffise de savoir que la personne en question est aujourd'hui un honorable commerçant établi, marié, père de famille, faisant honneur à ses affaires et très strict envers son personnel pour tout ce qui a trait aux courses; chez ce négociant, si un employé à le malheur de laisser traîner un journal de turf, il est aussitôt congédié.

Et, pourtant !... Mais je ne veux pas vous faire languir et je prends l'histoire au commencement, c'est-à-dire il y a une quinzaine d'années.

A cette époque, Lucien Davenne, nous l'appellerons ainsi, si vous le voulez bien, était un jeune homme de vingt-six ans, sobre, rangé, bien tenu, fort estimé de ses camarades et de ses chefs, dans le grand établissement financier où il était employé, au Crédit Foncier, si mes souvenirs sont exacts.

Comment fut-il amené un jour à jouer aux courses et à courir de Longchamp à Maisons-Laffitte, d'Auteuil à Chantilly et à Suresnes ou au Vésinet, dédaignant tous les plaisirs de son âge pour cette passion, je n'en sais rien, ce fut le résultat sans doute d'une mauvaise fréquentation.

Toujours est-il que le jeune homme, naguère si correct, si bien tiré à quatre épingles, devint du jour au lendemain mal tenu, débraillé. Lui autrefois gai, joyeux, toujours une chanson aux lèvres, se renferma en lui-même et montra perpétuellement un visage soucieux, un esprit constamment distraité et perdu dans les nuages.

Tout le monde remarqua ce changement d'habitudes et le déplora. Néanmoins, comme Lucien Davenne continua à s'acquitter consciencieusement de sa besogne, on passa outre. Beaucoup de ses collègues supposèrent qu'une passion malheureuse avait pu seule modifier son caractère et ses habitudes. C'était l'explication la plus plausible et néanmoins la plus fautive.

Lucien Davenne était seulement très ennuyé, car un beau jour qu'il s'était transporté à Auteuil, un gain inespéré l'ayant alimé il avait suivi les pronostics des journaux spéciaux, découvert une infallible martingale capable de l'enrichir en huit jours et finalement il s'était trouvé, non seulement sans le sou, mais endetté pour plusieurs mois.

Trop fier pour faire appel à la bourse de ses collègues ou de ses amis, il s'était adressé à un usurier bien connu des petites gens dans l'embaras. Sur sa situation au Crédit Foncier, le vieux Gobseck avait consenti à lui avancer, au

modeste taux de douze pour cent à trois mois, une somme permettant de solder ses autres dettes. Mais malgré des prodiges d'économie, en rognant sur tout, sur le superflu et même sur le nécessaire, il était impossible au jeune homme de s'acquitter dans les délais voulus.

Il connut alors le système des renouvellements de billets que l'usurier feignait de ne pas vouloir consentir, bien que ce fut là une de ces opérations les plus lucratives. En effet, au bout du compte, une fois les intérêts payés, le débiteur restait en face d'un capital encore accru.

Que faire ? impossible de rembourser, impossible de soutenir le fardeau de cette lourde dette. C'est alors que Lucien Davenne conçut le funeste projet de se rattraper.

Pour cela, il s'agissait de trouver à nouveau un peu d'argent. Une nouvelle combinaison aussi merveilleuse que la première s'offrait. Ce ne pouvait être qu'un emprunt momentané... Davenne plongea sa main dans la caisse qui lui était confiée.

Comment lui, l'homme honnête jusque-là, si intègre et si probe, put-il consentir à cette coupable action ? Joueurs heureux, qui n'avez jamais failli, vous ne le comprendrez pas, mais je m'adresse à vous tous, qui parfois auriez volontiers emprunté au voisin — oh ! avec la certitude et la volonté de rendre — une malheureuse pièce de cent sous peut-être suffisante pour ramener la chance rebelle. Joueurs qui n'avez jamais péché ou jamais eu envie de pêcher, jetez-lui la première pierre.

Bien entendu, la seconde martingale valait à peu près autant que la première.

En quelques mois, après des alternatives de gains et de pertes, la différence en caisse, jusque là inaperçue, atteignit la somme de dix mille francs.

A la première vérification, Lucien Davenne courait le risque de se voir découvert. C'était la honte, le déshonneur, la prison, la fin de tout. Un moment, il eut l'idée de se brûler la cervelle, mais une lâcheté le retint, un besoin de vivre encore, d'espérer en un hasard favorable.

C'est à peu près à ce moment critique que le paiement d'un coupon d'une obligation de la Ville de Paris m'amena au guichet du grand établissement financier, derrière lequel se tenait le malheureux Lucien Davenne.

Je présentai mon bout de papier, j'encaissai sans difficulté la somme énorme de six francs quatre vingt-cinq et j'allais me retirer quand il me souvint que mon titre était épuisé c'est-à-dire que les coupons adhérents ayant été détachés jusqu'au dernier, il me fallait le renouveler.

Je revins aussitôt sur mes pas, j'expliquai mon affaire, laissai mon titre et reçus en échange un reçu à souche, dûment signé et paraphé.

— Dans quinze jours vous pouvez revenir.

— Bien, répondis-je et je partis, après avoir laissé mon nom et mon adresse.

Un mois se passa sans que je puisse trouver le temps de revenir au guichet accomplir ma petite formalité et rentrer en possession de mon obligation.

Un soir, vers neuf heures, j'avais fini de diner et, paresseusement étendu dans un fauteuil, je savourais un modeste cigare, lorsqu'un violent coup de sonnette me fit tressaillir et sur-auder.

Que diable peut venir à cette heure me déranger et sonner de la sorte, pensai-je !

Je me levai et partis ouvrir. Un homme, pâle et défat, la figure toute bouleversée, était sur le seuil de la porte son chapeau à la main.

— Pouvez-vous m'accorder un moment d'entretien, Monsieur, me dit-il, c'est pour une affaire d'extrême urgence ?

— Je regardai la figure de celui qui me parlait. Cette physionomie ne m'était pas inconnue. Certes, j'avais vu quelque part une tête comme ça, mais où, je n'aurais pas pu le dire sur le moment.

vers, et les mailles de Mme Trip étaient plus brouillées que les œufs auxquels on accolait quelquefois cette épithète. Le silence était d'autant plus pesant qu'il leur manquait, pour le rompre, le bavardage de leur commensal habituel, le long M. Fruchette dont la présence ornait à la même heure la table de M. Jabuton.

— Sais-tu une chose, Adolphe ? dit soudain Mme Trip, en laissant tomber ses aiguilles.

Adolphe leva les yeux de l'envers de son journal et les fixa d'un air interrogateur sur sa femme.

— J'ai bien envie de laisser là Bourgmignon et d'aller nous établir à Paris près des enfants.

— J'y pensais, répondit-il.

En ce moment, la femme de ménage entr'ouvrit la porte, son panier au bras, pour prendre congé.

— Monsieur, Madame, j'ai bien l'honneur de vous...

Un vigoureux coup de sonnette lui coupa la parole.

— Qui est-ce qui peut bien venir maintenant, dit M. Trip, Fruchette ?

— Non, à coup sûr. Ils en sont à peine au café chez M. Jabuton. Angèle, ajouta Mme Trip, avant de vous retirer allez ouvrir s'il vous plaît.

— J'y cours, Madame.

La bonne disparaît, on entend un grand cri, comme une galopade effrénée dans le jardin, la porte s'ouvre d'un choc, quelque chose de noir et de velu se précipite dans la pièce, bouscule la table, bondit sur les genoux de Mme Trip, saute sur ceux de M. Trip, leur lèche les mains, le visage, crie, hurle, aboie, se démène, gambade, fait un vacarme de tous les diables.

Presque en même temps paraît sur le seuil une grande forme maigre enveloppée d'un vaste manteau de paysanne, dont le capuchon est rabattu sur ses yeux.

— Enfin ! c'est moi ! me v'là ! qu'ça fait y plaisir, bon Dieu ! qu'ça fait y plaisir de revenir chez soi ! Bonsoir, monsieur, madame. J'espère

— Pardon, fis-je, mais... veuillez me rappeler votre nom, Monsieur, je ne me souviens pas bien...

— Mon nom ne vous dira pas grand chose, je m'appelle Lucien Davenne.

Comme, comprenant de moins en moins, j'esquissais un geste vague, l'homme reprit :

— Je suis presque un inconnu pour vous. Néanmoins, je vous prie de me permettre de vous dire deux mots ailleurs que sur le palier.

Intrigué, malgré moi, j'introduisis l'étrange visiteur et lui offrit un siège.

— Vous allez comprendre ce qui me force à venir vous déranger à pareille heure. Je suis l'employé du Crédit Foncier à qui vous avez remis il y a quinze jours une obligation de la Ville de Paris pour le renouvellement des coupons.

Cette fois, je reconnus mon individu. Par



exemple, je ne comprenais toujours pas.

— Eh bien ! fis-je, intrigué ?

— Eh bien ! Monsieur, me répondit mon interlocuteur, j'ai le plaisir de vous annoncer que votre obligation est sortie au dernier tirage, qu'elle est remboursable à dix mille francs.

— Pas possible !

— Comme je vous le dis.

— Merci mille fois de votre empressement à m'apprendre cette bonne nouvelle. Je n'avais en effet pas encore consulté les listes de tirage mais, sans vous déranger spécialement, vous auriez pu m'écrire un mot, je serais passé à votre guichet. Pour l'avoir apprise un jour plus tard, la nouvelle ne m'eût pas été moins agréable.

L'employé me laissait parler sans répondre, mais je voyais bien que tout cela n'était qu'un prétexte, que peut-être il allait me demander quelque chose. Profiter de mon bonheur pour me tirer un billet de banque ou un louis. Je considérai sa mise plus que modeste, sa figure blême, je me dis que peut-être cet homme avait besoin et machinalement je mis la main à la poche.

Un second mouvement me reuint. S'il me mentait, cet animal-là. Si après avoir quitté le Crédit Foncier, il s'était simplement souvenu de mon adresse et ne m'avait annoncé une bonne nouvelle que dans l'espoir de me faire chanter.

Peut-être, en fin de compte, n'avais-je rien gagné du tout et cette histoire n'était-elle qu'un moyen adroit de me tirer une phénoménale carotte.

Quelle déception, si la nouvelle était fautive ! Je ne sais si vous êtes comme moi, mais rien ne m'est plus pénible que de revenir sur une fautive joie. Jamais je n'aurais rien gagné, ni une loterie ni à un tirage, n'étant pas un de ces mortels fortunés pour qui la roue de la Fortune tourne toujours du bon côté, mais d'autre part je n'aurais jamais escompté un gain de cette nature.

Néanmoins, après avoir eu cet heureux mo-

ment d'ivresse de me croire à la tête d'une petite fortune inopinément tombée du ciel, il m'était profondément pénible de choir du haut de mes rêves, de chuter de mon idéal.

Toutes ces réflexions, je n'ai pas besoin de l'ajouter, m'étaient passées dans la tête en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, mais sans nul doute s'étaient reflétées sur mon visage. Comme conclusion, je renfonçai dans ma poche la main qui allait en sortir avec un louis.

— Je passerai demain au Crédit Foncier, repris-je, pour toucher la somme et je me ferai un plaisir à ce moment de vous récompenser de votre empressement.

En même temps, je me levai pour indiquer à mon visiteur que l'audience était terminée.

Mais il ne bougea pas.

— Excusez-moi, monsieur, je ne vous ai pas tout dit et je ne viens pas, comme vous le croyez peut-être, pour solliciter une récompense que je ne mérite pas.

J'interrompis encore :

— Pardon, vous êtes trop aimable de vous être dérangé spécialement et ce me sera un plaisir quand j'aurai touché...

— Inutile de venir jusqu'au Crédit Foncier demain, j'ai la somme. J'ai pris la liberté de vous l'apporter.

Il sortit alors de sa poche des liasses de billets de banque, des louis et de la menu monnaie qu'il se mit à étaler et à compter sur ma table. Jamais ma pauvre table de travail n'en avait tant vu !

Du coup, je restai bouche bée. Comment le Crédit Foncier envoyait-il payer à domicile ses clients et cela à neuf heures du soir, par un employé et non par un garçon de recettes ?

Imperturbable, l'homme alignait toujours.

— Comptez, me dit-il à la fin, il y a ici neuf mille six cent soixante-dix francs soixante-quinze centimes, représentant impôts et droits déduits le montant exact de votre obligation remboursable à dix mille francs.

Je vérifiai, il n'y avait pas à dire, le compte y était. Les billets étaient de bon aloi, les espèces bien sonantes et trébuchantes, je ne rêvais pas.

— Vous avez un reçu tout préparé ?

— Oui, monsieur.

— Donnez que je signe.

Je signai, tout en remarquant que le papier ne portait pas l'entête du Crédit Foncier, cependant.

Cette fois, je croyais être à peu près sur le point d'être débarrassé de mon visiteur. Pour le congédier plus vite et me retrouver seul en tête à tête avec mon trésor, je lui tendis la main et dedans un billet de cinquante francs.

Il était décidé que, ce soir-là, j'aurais tous les étonnements. Au lieu du geste d'acceptation et de remerciement que j'attendais, je vis mon individu tomber à genoux devant moi, en sanglotant, sans vouloir prendre le billet que je lui tendais.

— C'est un fou, pensai-je !

Je me précipitai pour le relever et j'y parvins non sans peine.

— Monsieur, me dit-il, son émotion un peu calmée, je ne suis pas digne du cadeau que vous voulez me faire, car j'ai été bien coupable. Voilà huit jours que j'ai touché votre argent et j'ai failli le perdre.

Il me raconta sa passion pour les courses, ses premières tentatives pour se rattraper, puis ses prélèvements dans la caisse, et enfin la menace de vérification suspendue depuis quelque temps sur sa tête comme une épée de Damoclès.

J'appris ainsi que mon obligation étant sortie, il en avait touché le montant, fabriquant de sa main un reçu signé de moi, puis risqué le tout pour le tout, mais cette fois assez heureusement pour pouvoir me rembourser et payer ses autres dettes.

Dépendant, grâce aux soins empressés de Sidonie, l'attaque de Mme Trip finit par se calmer, et un vigoureux éternement annonça que M. Trip n'était pas encore tout à fait noyé ou assommé.

Le premier usage que les deux époux firent de leur langue, lorsqu'elle fut rendue à son élasticité naturelle, fut de faire pleuvoir sur la vieille servante une grêle de questions plus drues que confettis en carnaval.

— D'où venait-elle ? — Où était-elle allée ? — Qu'avait-elle fait pendant tout ce temps-là ? — Elle n'était donc pas morte ? pas assassinée ? pas enterrée ? — Et Mimos, la pauvre ! elle avait encore sa peau ! — C'était incroyable ! épouvantable ! inouï ! fantastique ! — Mais alors... et puis... comment... mon Dieu !... etc., etc.

Ce fut au tour de la vieille bonne, en apprenant la nouvelle plus qu'inattendue de son trépas tragique, de sentir sa cervelle s'en aller à la dérive.

Et les questions pleuvaient toujours.

— Allait-elle parler à la fin ? — Était-elle bien elle ? — Pourquoi n'avait-elle pas prévenu ? pas donné de ses nouvelles ?

— Sidonie, conclut M. Trip, votre conduite est inqualifiable, pas m'entendez, inqualifiable ! Nous n'avons pas mérité d'être traités ainsi. Vous... vous nous avez manqué de respect. Nous ne vous en avons jamais manqué, nous !

C'était trop et Sidonie, blessée dans les plus intimes profondeurs de son âme, se révolta.

— Monsieur, madame, depuis vingt ans et plus que je suis à votre service, je ne me suis jamais absentée une heure sans vous demander la permission. Si je m'en suis jamais passée, la dernière fois, c'est pour la raison majeure que vous n'étiez pas là. Mais je vous ai laissé, une lettre pour vous prévenir et vous faire mes excuses.

— Comment, une lettre ?

— Où ça, une lettre ?

FEUILLETON

LE

Crime de Bourgmignon

Roman inédit

PAR

E. JATTIOT

CHAPITRE VII

Ce moineau, c'est notre vieille connaissance de l'avenue Mongollin qui, las du commerce des vivants, est venu méditer parmi les morts sur l'inconstance et la perfidie des cruelles et volages moines.

Sidonie n'était sans doute pour les époux Trip ni une sœur, ni une mère ; elle ne leur tenait même pas par les liens problématiques d'un cousinage breton ou bas-normand, et pourtant, depuis qu'elle n'était plus, — était-ce la force de l'habitude, l'horreur de sa fin tragique ? — leur demeure leur semblait vide et désolée.

Ce soir-là lorsqu'ils rentrèrent après la cérémonie funèbre, plus désolée et plus vide encore elle leur parut.

La nuit vint, hâtive, ajouter le deuil de ses ombres. La femme de journée, qui remplaçait Sidonie, alluma la lampe et servit le dîner qu'il mangèrent du bout des dents. Puis M. Trip prit un journal, Mme Trip un tricot. Mais M. Trip tenait, sans s'en apercevoir, son journal à l'en-

que vous ne vous êtes pas trop ennuyés après moi.

CHAPITRE VIII

Il faut avoir, vous l'avouerez, une phénoménale audace, pour venir demander aux gens, quand on vient d'être bien et dument enterré, s'ils ne se sont pas « ennuyés après vous ».

Car les deux survenants, à moins d'être des revenants, n'étaient autres que Sidonie et Mimos, dont les lecteurs ont eu les oreilles assez rebattues pour qu'il soit nécessaire de les leur présenter.

Pour la première fois de sa vie, Mme Trip eut une sérieuse attaque de nerfs et, si M. Trip ne s'évanouit pas, il s'en fallut de l'épaisseur d'un cheveu coupé en quatre.

Quant à la femme de ménage, la remplaçante de Sidonie, elle prit sa course en criant au feu, comme si elle l'avait eu après ses jupes.

Sidonie seule, dans cette débâcle panique, conserva son sang-froid, chose assez naturelle, d'ailleurs, pour quelqu'un qui vient d'habiter la fratcheur d'un caveau mortuaire. Elle flanqua une grande potée d'eau par la figure de M. Trip, délaça Mme Trip, lui froita les tempes de vinaigre, administra dans le dos de son maître une claque à aplatiser un boulet de canon, tapota doucement les mains de sa maîtresse, bref leur prodigua les attentions les plus tendres et les plus délicates, tout en murmurant les larmes aux yeux :

Quels bons maîtres j'ai t'y là, Seigneur ! quels bons maîtres ! j'aurais jamais cru que d'me revoir, ça leur ferait tant d'effet qu'ça.

Quand nous disons que Sidonie seule conserva son sang-froid, ce n'est pas parfaitement exact.

Mimos, en conserva assez pour s'apercevoir que la porte du buffet était restée entr'ouverte et s'emparer d'un os de gigot très convenablement garni de viande, qu'elle se mit à dégarnir avec un bel appétit secondé par des dents capables de mâcher du fer.

BALIVERNES



— Le pain est augmenté.
— Depuis quand?
— Depuis ce matin.
— Alors, donnez-moi deux pains d'hier.

— Mendier à votre âge!! vous n'avez pas d'excuse...
— Se, j'en ai une... J'ai la femme!!!



— Notre Conseil d'administration est un peu incomplet, Messieurs! il faudrait trouver quelques actionnaires pour les mettre dedans!

— Tout est bien qui finit bien, lui dis-je en manière de consolation, l'âme indulgente d'un homme qui vient d'être favorisé de la fortune.
— Hélas, reprit Davenne, tout n'est pas encore fini pour moi.
— Comment cela?
— Non, on a eu des doutes là-bas et il pourrait se faire que l'on vint vous demander demain si le reçu que j'ai dans ma caisse est bien authentique. Je vous le demande en grâce, ayez la bonté de certifier que vous êtes en possession de votre argent depuis huit jours et que la signature que j'ai imitée est bien la vôtre...

Je fis semblant de réfléchir pour la forme; je voyais les regards anxieux du malheureux fixés sur les miens. Après tout n'étais-je pas désintéressé? Néanmoins, je voulus profiter de l'occasion pour placer un peu de morale.

— Écoutez, mon ami, je consens à ce que vous me demandez, bien que ce soit tout simplement la consécration d'un faux qui, huit jours plus tôt, vous envoyait au bain.

Mais j'y mets une condition. Jurez-moi que, de votre vie, vous ne rejouerez aux courses.

— Je vous le jure, fit le malheureux, tout rayonnant, la poitrine soulagée d'un poids énorme.

Et il a tenu parole, je vous le disais au commencement de mon récit, bien que ses craintes ne fussent pas fondées et que personne ne vint jamais chez moi s'assurer de l'authenticité de la fausse signature qui m'avait été prêtée.

J. BAILLE.

LA RUSE

Au loin, dans l'île des Anglais, apparaissant comme une vague vision, à demi effacée, sous la lueur incertaine de mourantes lanternes vénitienes, qui frissonnaient à travers le feuillage épais, on entendait mourir, emportée par la brise, le final d'une valse.

Là, de même, en les méandres lumineux traversant les lauriers fleuris des cabarets, on voyait les couples amoureux; la plupart, rôdant, se tenaient par le bras, et couraient entre les haies d'arbustes et de rosiers. Combien de pactes se sont cimentés ainsi, en le calme profond de la nuit, à l'ombre des grands peupliers plaintifs.

Mais ici, auprès de la route dont le poudroiement se perdait dans la brume, à une cinquantaine de mètres d'une villa campée au milieu d'un jardin coquet, une jeune fille avec, pour compagnon fidèle et porte-respect, un magnifique chien danois couché à ses pieds, rêvait, assise dans une berceuse.

Un jeune homme, Louis de Vermont, canotier passionné, poète galant et mondain, ayant aperçu la rêveuse, alla s'accouder à la barrière formant l'entrée du jardin. Ils causèrent familièrement quelques instants puis, tentateur, il murmura :

— Si vous saviez, Miss Eddy, combien il serait exquis de descendre au fil de l'eau, en une soirée pareille, avec, de temps en temps, un coup d'aviron, et de se laisser aller, regardant le ciel, d'y chercher les étoiles qui ressemblent à vos yeux, le front brûlant, effleuré par vos mains caressantes, toutes fraîches d'avoir glissé dans le courant... — Eddy se mit à rire.

— Quel lyrisme! mon ami!

De Vermont ajouta :

— Et de faire avec vous, ma bien-aimée, des rêves d'éternité, de vous dire tout bas, plus bas que le murmure de l'onde baisant vos doigts, au

passage, des choses d'une suprême tendresse. Oh! si vous saviez.

— Très cher, soyez raisonnable!

— Je vous en supplie, belle entre les belles, accordez-moi ce bonheur.

— Plus tard... peut-être — fit-elle doucement, en se levant et lui tendant la main. — Adieu.

Le jeune homme prit la main que lui tendait miss Eddy et, rêveur, la garda dans les siennes, le cœur tout empli de joie et de douloureuse incertitude. Était-ce une promesse? Douloureuse incertitude, une parole en l'air, comme si souvent en laissent échapper les coquettes, troubleuses d'âmes. Enfin il porta les doigts mignons à ses lèvres qui tremblèrent d'un doux frisson.

— Voulez-vous faire une petite promenade? Le fleuve est comme un velours. ma yole rapide, venez!

— Au fait! pourquoi pas?

Elle ouvrit la barrière, la referma sur le chien, prit le bras de Louis et tous deux furent au bord de l'eau en un instant.

A peine assise dans le fauteuil du barreur, la jeune fille se sentit soudain prise d'un grand renoncement de pensée. Un trouble inexplicable s'empara d'elle, en ce tête-à-tête sur l'eau, à la merci de ce jeune homme qui la trouvait belle, dont le regard l'envolait, dont les desirs pénétraient en elle, magnétiquement.

Alors, tous les deux, en proie au même trouble, ne parlaient plus. Seuls, les yeux dirent ce que les lèvres n'osaient, et, souvent aussi, faisant des réticences vaguement, explorèrent la berge qui fuyait vite, en cette soirée très calme qu'éclairaient des milliers d'étoiles scintillantes, pareilles à des confettis de diamant jetés par poignées au zénith; et la lune, là-haut, telle

qu'une grande fleur des horizons lointains, flottait sur la nappe sombre d'une mer mystérieuse. Les champs semblaient dormir. L'odeur pénétrante des foins coupés qui bordaient la Seine embaumaient l'air.

Comme on approchait du barrage qui coupe le fleuve, Louis de Vermont proposa de s'arrêter un instant dans l'île. La proposition fut acceptée.

Le jeune homme accosta, s'amarra solidement l'embarcation, sauta sur la sable, et tendant la main à miss Eddy, il l'aida à atterrir. Ils disparurent sous les branches, marchèrent serrés l'un contre l'autre.

Bientôt ils s'assirent, et, lentement, sournoisement, la main de Louis enserra d'une pression douce la main de la jeune Américaine.

Elle prit la main audacieuse, l'éloigna, tandis que lui, d'abord timide, puis pressant, chuchotait des aveux. Alors, brusquement, elle se leva, mi-fachée, mi-rieuse, s'écriant :

— Vous vous êtes trompé, mon cher! Celui que mon cœur acceptera pour maître devra avoir de la présence d'esprit, être avant tout fort, courageux et adroit, ou je ne serai jamais sa femme. Ramenez-moi, je vous prie.

Le jeune homme se mordit les lèvres, ne répondit rien et suivit miss Eddy qui, riant sous cape, de s'être tirée à si bon compte de cette aventure, fut bientôt assise dans le canot.

Le retour se serait effectué tout à fait silencieusement si, en passant devant la Grenouillère où des riverains, profitant de la nuit, se baignaient, la jeune fille, voyant venir droit sur elle une yole, n'avait jeté un cri d'effroi.

De Vermont ne put éviter l'abandon; son embarcation chavira. Il s'empressa de plonger pour

sauver miss Eddy qui avait disparu. Prise d'une syncope, elle se fut noyée sans lui.

Quelques semaines plus tard, le jeune homme se présenta à la villa, résolu, une fois pour toutes, à demander la main de l'Américaine. Il fut très crâne; elle, moqueuse :

— Que vous fut-il dit un certain soir?
— Ne vous ai-je pas sauvé la vie?
— Je l'avoue et je vous en suis très reconnaissant; mais avez-vous été adroit de chavirer?

Et, au lieu de se troubler, il lui prit les mains la regarda bien dans les yeux, ajouta :

— Dites aussi que j'eus de la présence d'esprit; car en donnant un dernier coup d'aviron, je vous ai rapprochée du bord, où l'on pouvait se porter plus promptement à votre secours, en sé-jé péti.

Mais elle, scandant les mots : — Convenez que vous n'avez pas été adroit.

— Adroit! au contraire! puisque c'est exprès que j'ai fait chavirer l'esquif.

— Alors! voici ma main; je me rends à l'évidence. Cependant, convenez...

— Que l'amour a ses ruses, ajouta de Vermont, en prenant son baiser de fiançailles.

PAUL DE BARNEY.

L'Ami de la Maison

Si jamais un livre a mérité ce titre, c'est bien cet *Almanach Vermont* si connu, si aimé de ses lecteurs, dont le succès va grandissant d'année en année.

Entrez chez le riche, entrez chez le pauvre, chez l'artisan comme chez le rentier, au château comme à la ferme, à la place d'honneur, à la table de famille, vous trouverez l'*Almanach Vermont*.

Dans ses 500 pages, en effet, on trouve tout ce que l'on cherche, renseignements,

connaissances utiles, bons mots, anecdotes, menu du jour, vue des saints, historiettes signées des meilleurs auteurs, dessin humoristiques des artistes parisiens les plus connus, magnifiques gravures en couleurs reproduisant les principaux faits de l'année, etc., etc.

A signaler aussi cette année une intéressante innovation : un concours de broderie que l'*Almanach Vermont* ouvre entre toutes ses lectrices et auquel il affecte quinze cents francs de prix de diverse nature, dont un premier prix de 300 francs en argent, des machines à coudre, une machine à tricoter, des montres de dames en or, bracelets, gourmettes, nécessaires de broderies en vermeil, etc., etc.

Et à toutes ces qualités, déjà éminemment propres à justifier un succès continu, l'*Almanach Vermont* en joint une autre qui n'est pas à dédaigner : la modicité de son prix.

Ce magnifique ouvrage ne coûte tout-jours que 4 fr. 50 c. l'exemplaire broché et 2 fr. 50 c. l'exemplaire cartonné. A ce sujet, rappelons qu'il est bien préférable de l'acheter chez les libraires plutôt que de le demander directement à la maison, car dans ce cas au prix d'achat vient s'ajouter le port : 1 franc pour les exemplaires brochés, 4 fr. 25 c. pour les reliés.

Quelques Combles

De l'esprit pratique :
« C'est de ne se promener en été qu'avec des vêtements qui vous portent ombrage. »

De la frugalité :
« Manger ses mots pour économiser un rôt. »

— Oui, une lettre, bien en vue, dans ma cuisine.

— Dans la cuisine, allons donc!

— Dans la cuisine il n'y avait pas plus de lettre que de beurre en broche.

Sidonie s'exaspère :

— C'est trop fort! Un aveugle l'aurait vue.

Je vais vous montrer où je l'ai mise.

Elle prend la lampe, se dirige vers la cuisine suivie de ses maîtres. Mimosa continue à ronger son os.

En ce moment, sourde et lointaine comme une menace de tempête, s'élève une vague rumeur que ne remarquent, dans leur préoccupation, ni Sidonie, ni les époux Trip.

Ils sont dans la cuisine. Sidonie pose la lampe sur la table, va droit à l'évier, prend à deux mains le gros pavé, qui n'a pas bougé de la place où nous l'avons vu au chapitre deuxième de ce récit, le soulève et découvre un papier plié en quatre avec cette suscription :

Pour mes bons maîtres, M. et Mme Trip.

— Voilà! dit-elle d'un air triomphant.

— Tonnerre de...! s'exclame M. Trip.

Pardonnez-lui, c'est la première et la dernière fois de sa vie que l'excellent homme aura laissé échapper un aussi gros juron.

— Parbleu! dit Mme Trip, les bras en l'air, un aveugle aurait aussi bien pu trouver votre lettre que quelqu'un qui voit clair.

— Ah! fait Sidonie moins triomphante, c'était pour qu'elle ne s'envole pas.

Et, vivement, elle ajoute :

— D'ailleurs, le bout dépassait.

— Du tout!

— Si fait!

— J'en donnerais ma main droite à couper.

— Et moi ma tête!

Bref, de tous les mystères de cette mystérieuse affaire, ce fut là le seul qui ne put jamais être éclairci d'une façon satisfaisante.

Quoi qu'il en soit, Sidonie tend le papier à M. Trip qui le déplie et lit lentement :

« Mes chair mètres,

« Vous m'excuserai, si je m'assente quand vous ni aite poin, mais cé par rappore à ma niaise qu'est à l'agaunit avec si anfan et le cauchon, lais poulle et la vache don il fo prendre souin. Vous m'excuserai bin, je seré le moïn lon tan pouble et je vous jrai fin de maï nouvel.

« Vot dévoué servante pour la vit

« Sidonie. »

— Ce n'est pas clair, clair, dit enfin M. Trip, en contemplant d'un oeil ahuri ce document dont la calligraphie valait l'orthographe; mais si seulement nous avions pu mettre la main dessus.

La lointaine rumeur s'est approchée, elle est là maintenant dans le jardin, sous les fenêtres mêmes; des piétinements, des voix humaines se font entendre, s'élèvent à un tel diapason qu'elles forcent enfin l'attention de nos trois personnages.

— Qu'est-ce que cela? dit M. Trip en regardant dans le couloir.

La première chose qu'il aperçoit, ou plutôt contre laquelle il se heurte, c'est le long M. Fruchette qui, à la vue de Sidonie, émet un son rauque et prolongé, tenant le milieu entre le mugissement d'un bœuf, le barrissement d'un éléphant et le glapissement d'un chacal. Dans le jardin, une multitude de petits points brillants qui s'élèvent, s'abaissent, tournent, virent, dansent une sarabande de feux follets.

— Qu'est-ce que cela? M. Trip, c'est la rue des Hirondelles, les rues avoisinantes, Bourgignon tout entier qui, révolutionné par les clameurs de votre femme de ménage et par la nouvelle de la résurrection de Sidonie, a envahi votre jardin, des lampes, des bougies, des chandelles, des rats de cave à la main.

Cette circonstance aurait mis M. Trip à même d'expérimenter si une nuée de curieux est plus

difficile à dissiper qu'une nuée de sauterelles, sans l'arrivée fort à point de l'autorité judiciaire, mise en émoi et attirée sur les lieux par cette rumeur d'émeute quasi miraculeuse en la ville.

L'autorité judiciaire, — représentée naturellement par M. Jabuton, — personne sans gêne, mit les curieux à la porte et la leur ferma au nez.

L'autorité judiciaire s'enferma ensuite dans la salle à manger des époux Trip en compagnie des dits, de M. Fruchette, de Sidonie et de Mimosa, et là, ayant croisé les bras sur sa poitrine et roulant des yeux furibonds, fit trois pas vers la vieille servante et lui tint ce discours :

— Ah ça! vieille folle que vous êtes, vous figurez-vous qu'il est permis de se ficher du monde à ce point? — M. Jabuton fait un pas en avant et Sidonie un pas en arrière — Comment! vous allez courir la pretentaine sans crier gare. (C'est honteux à votre âge!) vous vous faites assassiner, j'arrête votre assassin, — nouveau pas en avant, nouveau pas en arrière — on vous enterre, (un convoi comme le sénateur du département n'en aura jamais un!) et, maintenant... maintenant, — nouveau pas en avant, nouveau pas en arrière — vous vous avisez de jouer au cadavre récalcitrant. Eh bien! et votre meurtrier Carolus que j'ai découvert, moi! moi Jabuton! que voulez-vous que j'en fasse à présent, hein? sotté créature! t'en sers cervelle! moutarde après dîner!

M. Jabuton hurlait, les yeux lui sortaient de la tête et il avançait toujours sur la malheureuse Sidonie épouvantée qui, à force de reculer, finit par se trouver acculée dans un coin de la pièce. Une heureuse diversion de Mimosa qui, agacée par les mines de M. Jabuton, attaqua très irrévérencieusement l'autorité judiciaire sur les derrières de son pantalon, la tira de cette situation critique.

Le calme enfin rétabli, tout le monde s'assit et l'on se mit en devoir de jeter quelque lumière dans les ténèbres de la question.

L'on commença par mettre Sidonie au courant de ce qui s'était passé pendant son absence et, dès l'abord, un premier point se trouva élucidé : l'identité du cadavre. La pseudo Sidonie n'était autre à coup sûr qu'une vieille traimeuse de semelles nommée Madelon, à qui Sidonie elle-même avait confié une lettre pour ses maîtres.

Madelon avait pour assidu compagnon un caniche ressemblant fort à Mimosa et, comme la mis-ive dont elle était chargée prouvait l'existence de cette dernière et était un obstacle à la substitution de chien qu'elle méditait, afin de gagner « la récompense honnête », elle l'avait sans nul doute tout bonnement supprimée. Les deux ou trois pièces d'or trouvées, d'après le dire de Carolus et de sa mère, cousues dans la doublure de son manteau, étaient une preuve de plus que c'était bien elle : comme beaucoup de pauvres diables, qui ont été fort mal logés durant leur existence, la vieille Madelon était hantée par la constante préoccupation de l'être au moins décentement après sa mort. Sou par sou elle avait amassé, un petit « magot » à cette intention. C'était elle également qui avait dû être entrevue par Dodo dans les circonstances que l'on sait. La version de Carolus se trouvait donc être vraie; au moins quant à la personnalité de la victime.

Puis, ce fut au tour de Sidonie de fournir des explications.

L'histoire n'avait rien de fantastique. Sidonie avait un neveu...

Mais interrompit M. Trip, vous dites dans l'avis, que vous avez si ingénieusement placardé à notre intention sous un pavé que c'était une nièce.

— La femme de mon neveu, répondit Sidonie, ma nièce par alliance.

(A suivre.)

CURIOSITÉS

La justice d'autrefois

Nous avons signalé dans un précédent numéro quelques arrêts bizarres rendus jadis contre des animaux. Un de nos lecteurs complète cet article par les renseignements suivants :

En 1604, le Parlement condamne dame Claude de Culaire à être pendue, ainsi que son chien, à une potence.

En 1688, les chenilles du diocèse de Vaulx furent traduites à la barre. Le procès fut plaqué très solennellement. Finalement on enjoignit aux chenilles de quitter le diocèse.

En 1690, on note un procès identique contre les chenilles de l'Auvergne que l'on pria de se

réfugier dans un terrain spécial que le tribunal voulut bien spécifier.

Vers la même époque, le grand vicaire de Valence fit citer d'autres chenilles par devant lui et les condamna à vider le diocèse. Elles ne tinrent aucun compte de ce verdict et continuèrent leurs déprédations. Ce que voyant on eut recours à la malédiction et à l'excommunication, mais deux juristes et deux théologiens s'y opposèrent et l'on n'usa que d'adjurations, de prières, et d'aspersions d'eau bénite. L'effet fut merveilleux, les chenilles disparurent : c'était apparemment que pendant le procès qui fut fort long, elles étaient devenues papillons !

En 1720, un procès fut instruit contre une ânesse, complice de son maître dans une œuvre abominable et pour cette ânesse, qui était très estimée dans le pays, le curé et les notables délivrèrent le certificat suivant : « Nous soussignés

prieur et habitants de la paroisse de Vanvres, certifions que, depuis quatre ans que nous fréquentons l'ânesse de Jacques Ferron, celle-ci s'est montrée sage et de bonne conduite, tant à la maison qu'au dehors, n'ayant jamais été importune à personne, ni en actions ni en paroles et quant à ses moeurs nous nous portons garants de sa parfaite honnêteté; en foi de quoi nous avons signé de notre main. Fait à Vanvres, le 19 septembre 1720. Pintuel, prieur. » Le maître fut condamné et l'ânesse fut acquittée.

Le 27 brumaire an II, le tribunal révolutionnaire, présidé par Dumas, eut à juger un chien qui fut condamné à mort.

Il serait fastidieux de prolonger cette énumération, les exemples ci-dessus suffisent à montrer le progrès de la justice moderne, bien éloignée désormais d'aussi ridicules aberrations.

Un pari bizarre

Un grand fermier de l'Etat d'Omaha (Etats-Unis), M. Davis, a fait le pari qu'il trait de cette ville à San-Francisco, accompagné de douze poules qu'il a dressées à la marche et qui lui ont déjà donné, dans ses essais d'entraînement, des preuves étonnantes d'agilité et d'endurance.

La distance à parcourir équivalait au voyage de Paris à Marseille, aller et retour. En admettant, ce qui n'a rien de contraire à la vraisemblance, que les poules de M. Davis pondent en cours de route un œuf tous les deux jours, non seulement elles lui feront compagnie, mais elles contribueront, en de proportions nullement négligeables, à l'entretenir en forme pendant ce match inédit.

La Semaine Amusante, par Henriot



— Je vais pouvoir porter tous mes vieux chapeaux... avec un large crêpe noir... Celui qui portait Krüger était bien plus démodé que ça, et cela ne le rendait pas ridicule !

— Vous êtes très emballé, mon oncle ?
— Certes... et si je n'avais pas de famille, pas de fortune, pas de rhumatismes, tout vieux que je suis, je partirais pour le Transvaal !

— Vous avez écrasé un citoyen... c'est un marchand de chocolat.
— Un marchand de chocolat ? Son nom sera demain dans tous les journaux... ça va lui faire une publicité énorme !

— Héhinn... n... n...
— Dieu vous bénisse !
— Comment dites-vous ?
— Ah ! c'est vrai... pardon... je me suis fait vacciner ce matin ; je ne pense plus qu'à ça !

L'impôt sur les célibataires.
— Et pour moi, Messieurs, il faudrait supprimer la cause de la dépopulation... (Cris : Parlez !) — du moins... un obstacle... je veux parler des chambres à deux lits !

53, Boulevard de la Villette
PARIS
Bornibus
Sa MOUTARDE
Ses CORNICHONS mère Marianne

OUTILS pour AMATEURS et INDUSTRIE
MACHINES à découper, TOURS et ACCESSOIRES
Pournitures générales pour **DECOUPE**
Catalogue illustré (plus de 1.000 fig.) contre 60 cent.
LE BELLE, 42, Rue Lafayette, 42, PARIS.

POUR MAIGRIR Réduire le Ventre, les Hanches, amincir la Taille, effacer les doubles mentons, etc.
J'indique gratis un moyen réellement infailible, seul ne nuisant jamais à la santé et très facile à employer. Ce renseignement ne coûte rien. Il suffit de m'écrire et j'envoie franco, par lettre fermée, l'indication de la Méthode. — **CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.**

DIABÈTE
Traitement par les PRODUITS AU GLUTEN de la MAISON LENOIR, 12, pl. de la Miséricorde, LYON
1 kil. pain gluten antidiabétique
Franco par poste contre mandat 3 fr. 85

CRÈME EXPRESS JUX LE MEILLEUR DES ENTRETIENS FINS.
Dans toutes les bonnes Epiceries.

RUBINAT-LLORACH MARQUE DE GARANTIE
ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE
EAU MINÉRALE NATURELLE. Purge immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr. ; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies se défier des contrefaçons.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

UN CADEAU INAPPRECIABLE

confier et que nous vous rendrons intacte.

Ce **Portrait d'Art** sans semblable à ceux que nous avons livrés à Sa Majesté la Reine Nathalie de Serbie et à Son Excellence le Comte Hendrikoff, Chambellan de Sa Majesté Nicolas, Empereur de Russie.

Il est superbement encadré dans un cadre des plus luxueux et dont nous vous soumettons le dessin ci-contre, il se fait en trois genres au choix pour satisfaire tous les goûts ; ce cadre mesure 60 sur 50 cent.

N° 1. Cadre entièrement doré.
N° 2. — bronze et reliefs dorés.
N° 3. — laqué crème et reliefs dorés.

C'est un cadeau d'au moins 100 fr. que nous vous offrons, chers lecteurs et aimables lectrices,

avec 4 MOIS de CRÉDIT pour le prix vraiment incroyable de 20 francs le pastel noir et 25 francs le pastel couleurs, avec le cadre, la classe, l'emballage, l'expédition, tout compris à nos frais.

Nous vous disons bien que c'était un cadeau inappréciable : aucune surprise, rien à payer d'avance ; à la livraison seulement en recevant notre envoi 10 fr. et le complément 5 fr. par mois que nous faisons encadrer par la poste à nos frais.

Et pour les personnes qui préféreraient régler au comptant, nous faisons un escompte de 10 %.

Pour les livraisons sans encadrement, les prix seront les suivants, en se recommandant de notre journal, prix au comptant, net, port et emballage compris, livraison pour tous les pays du monde : Pastel noir, 10 fr. ; Pastel couleurs, 15 fr. (Joindre mandat-poste avec la commande).

Devant une telle occasion et à de telles conditions vous n'hésitez plus et vous nous enverrez, avec vos photographies, le coupon-prime ci-dessous, ainsi que l'ont déjà fait plus de 22.000 de nos honorés clients.

COUPON A DÉTACHER OU COPIER
Rappeler le nom du Journal Sem. II.

M. Louis RANCOULE, 106, Rue de Richelieu, Paris.
Veuillez me faire aux conditions ci-dessus :
Pastel noir (1) couleurs, avec cadre n°... au prix de... payable comptant (1) en plusieurs fois.

Nom et Adresse SIGNATURE,
Qualité ou Profession
Gare la plus rapprochée

(1) Rayer les mots nuls et remplir les places en blanc.

Fabrique de Montres Garanties
H. SARD, 33, Quai Veil-Picard, BESANÇON (Doubs)
Envoi (gratis et franco) des nouveaux Catalogues illustrés de Montres Or, Plaque Or, Argent, Nickel, Acier et Régulateurs.
CHRONOMÈTRES de PRÉCISION avec bulletin officiel de l'Observatoire de Besançon, chaînes et sautoirs or, argent, et doublé or.
CATALOGUE SPECIAL de BIJOUTERIE
Bagues de fiançailles et Nouveautés pour Mariages.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VOYAGES CIRCULAIRES A COUPONS COMBINABLES SUR LES RÉSEAUX P.-L.-M. ET EST

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille, pour effectuer, sur ce réseau et sur celui de l'Est, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes.

Réductions très importantes atteignant, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.

Validité : 30 jours jusqu'à 1500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3000 kilomètres.

Faculté de deux prolongations moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 pour chacune. — Arrêts facultatifs.

N. B. — Les carnets sont constitués par une série de coupons reproduisant l'itinéraire. Chacun des coupons sert de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise, à la sortie, du coupon correspondant au parcours effectué.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES
Via CALAIS ou BOULOGNE
QUATRE SERVICES RAPIDES QUOTIDIENS DANS CHAQUE SENS
Voie la plus rapide — Tous les trains comportent des 2^e classes

En outre, les trains de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 9 heures du soir, et de Londres pour Paris-Nord à 9 heures du soir, prennent les voyageurs munis de billets directs de 3^e classe.

PARIS-NORD A LONDRES				LONDRES A PARIS-NORD			
1 ^e , 2 ^e cl.	1 ^e , 2 ^e cl.	1 ^e , 2 ^e cl.	1 ^e , 2 ^e , 3 ^e cl.	1 ^e , 2 ^e cl.	1 ^e , 2 ^e cl.	1 ^e , 2 ^e cl.	1 ^e , 2 ^e , 3 ^e cl.
PARIS-NORD . dép.	(*) (W.R.) 9 30 m. via Calais	(*) 10 30 m. via Boulogne	(*) 11 50 m. via Calais	9 >> s.	LONDRES . dép.	(*) (W.R.) 9 >> m. via Calais	(*) 10 >> m. via Boulogne
LONDRES . . . arr.	4 50 s.	5 30 s.	7 30 s.	5 30 m.	PARIS-NORD . arr.	4 45 s.	5 50 s.

(*) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.
(W.R.) Wagon-Restaurant. Les voyageurs de 1^e classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2^e classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2^e en 1^e classe.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Via Calais)
La gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, la Côte-d'Azur, les Indes, l'Egypte, etc., etc.

GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE
Par M^{me} C. DURANDEAU

Un beau vol. de 432 pages, relié toile rouge

ILLUSTRÉ de plus de 200 Dessins originaux

FR. 50 DANS TOUTES LIBRAIRIES
Envoi franco contre 1 fr. 95 mandat ou timbres

M. VERMOT, Editeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

PELADE Repousse garantie des Cheveux, Barbe, Cils, Sourcils, etc., tombés par plaques ou complètement : Conseils gratuits pour enlever les Pellicules, arrêter la Chûte des Cheveux à tout âge et les faire repousser. Traitement complet 6^{fr} 15 franco. O. DONNET, 114, Rue Montmartre, Paris.

Avant. Après 8 jours
LA SÈVE CAPILLAIRE fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10.000 lett. félicitat.). Le Double grand pot valant 20 fr., vendu fr. 3 fr. ; le grand pot, 2 fr. ; le double pot d'essai, 0.75. Imb. ou mand. à J. PERSIL, ch. n° 146, St-Antoine, Paris.

POITRINE DEESSE
Développement, Beauté, Fermété du Buste en deux mois par les **PILULES ORIENTALES** Bienfaites pour la Santé. Réputation Universelle (Marque Déposée).
Flacon avec Notice : France, 5^{fr} 35 ; J. RATIE, (Ph^o de 1^{re} Cl.), 5, Passo Verdeau (faubourg Montmartre) Paris, et Ph^o Branger 6^{fr} 35 Derors - Bruxelles ; Ph^o Saint-Michel - Genève ; P. DOR & P. CARTIER, Buenos-Aires ; G. PONS, calle Cayo, 645-647.

DRAGÉES d'ERGOTINE BONJEAN
Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris. EMPLOYÉES avec le plus grand succès CONTRE :
HEMORRAGIES DE TOUTE NATURE

M^{me} DESLANDES, 20, rue du Pont-Neuf, Paris.
SAGE-FEMME
Prend des pensionnaires à toutes les époques de la grossesse. Place et visite les enfants en nourrice. Confortable et discrétion. Prix modérés.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2^{fr} 30 le Pot franco Ph^o Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS.

POUR RIEN
J'envoie le magnifique Catalogue illustré de Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité devant être en concurrence. Adressez-moi dans le GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ? Demandez les 6 catal. illustrés réunis en 1900. Nouv. trucs, farces, attraits, tours de physique, littérature, sorcell, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

YEUX ET PAUPIÈRES
GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE
S'obtient dans toutes les Pharmacies

LA MORTALITÉ CHEZ LES OBÈSES

Les facilités de communication, en supprimant presque toute fatigue physique, la douceur de l'existence moderne, ont fait de l'obésité une des plus graves maladies de notre siècle.

Pour se convaincre des ravages qu'elle produit, il faut lire les autopsies de Russel, de Schœffer, d'Arax : on est effrayé !

Par elle-même cependant, l'obésité ne peut guère être considérée que comme une infirmité pénible et désagréable, mais ce sont les maladies et les accidents qu'elle entraîne toujours, — apoplexie, diabète, albuminurie, les maladies du cœur, etc., — qui en font un des plus terribles agents de mort de notre époque. On estime à plus de 300.000 par an, rien qu'en France, les victimes de l'obésité et de ses complications.

Et, malheureusement, tout, jusqu'à ce jour, avait été tenté sans succès. Les remèdes qui agissent sont pires que le mal. On maigrit, sans doute, mais en se suicidant; mieux vaut encore rester gras.

On pouvait donc désespérer, lorsque la belle découverte du naturaliste Stowe est venue révolutionner la thérapeutique de l'obésité et fournir aux obèses un moyen sûr pour réduire sans danger les polysarcies les plus rebelles.

Dans un précédent article, j'ai longuement exposé la genèse, la composition et le mode d'action de « l'Eau déperditrice Stowe », je n'y reviendrai donc pas. Qu'il me suffise de rappeler que ce n'est pas un remède dans le sens propre du mot, puisqu'il ne s'absorbe pas et s'emploie simplement en lotions et par évaporation en vertu du principe connu en physique sous le nom d'osmose; il n'en est pas moins vrai que l'Eau déperditrice constitue un traitement infaillible, idéal comme emploi, puisqu'il ne nécessite aucun régime spécial, rapide, très peu coûteux et, ce qui est mieux, absolument inoffensif.

Tous ceux qui ont une propension à l'embonpoint ou qui, hélas! sont déjà envahis par le mal, peuvent aller voir M. Stowe de ma part, à son laboratoire de la rue Montesquieu, à Paris, ou lui écrire. Le savant naturaliste leur adressera gratuitement le moyen aussi rapide que sûr de réduire l'obésité la plus rebelle, quelle qu'en soit la gravité ou l'ancienneté.

Docteur H. DE THOMASSEY.

La Mode

Les jupes qui se font cette saison, aussi bien que celles des saisons dernières, ont un inconvénient assez sérieux. Elles sont toutes molles, sans doublures ni ourlets raidés, il est donc très difficile, pour ne pas dire impossible, de les relever. Le fond de jupe qui les double et qui se termine par un volant en forme de 40 à 50 centimètres de hauteur leur donne, de l'avis du plus grand nombre, un certain cachet d'élégance et laisse à l'étoffe une liberté de plus fort seyante. Cependant, il faut reconnaître que si une pareille mode est non seulement compréhensible, mais encore recommandable dans une toilette d'intérieur, elle n'a plus le même intérêt pour des costumes pratiques et d'usage courant.

C'est pourquoi je pense qu'il vaut mieux continuer à doubler en plein les robes de ville. Quant à celles qui ont par elles-mêmes un soutien suffisant, comme par exemple les robes de drap, on peut très bien se dispenser de les doubler.

Les jupes se font toujours très longues, trop longues même pour être vraiment pratiques. La jupe ronde des costumes les plus simples rase absolument la terre, mais dès qu'il s'agit de toilettes un peu élégantes, elles sont traînantes de partout, aussi bien par derrière que sur les côtés et même par devant.

Il est souhaitable et heureusement très vraisemblable qu'une réaction prochaine fera justice de cette exagération et ramènera tout à des dimensions raisonnables.

Pour les robes d'intérieur, de réceptions ou de soirées, la mode Empire est toujours en grande faveur. J'ai déjà dit un mot, au début de la saison, des collets Aiglon et des paletots Empire et autres vêtements du même genre. Loin de s'affaiblir, le succès de cette mode semble s'accroître.

On fait spécialement pour les robes Empire des empiècements en dentelle ou en passementerie que l'on peut adapter très facilement sur une robe et qui lui donnent immédiatement son caractère. Les passementeries claires brodées d'or ont surtout un très vif succès. Il est à remarquer du reste que l'or entre de plus en plus dans les mille petites fantaisies destinées à agrémente les costumes. Les vêtements les plus simples ont presque toujours quelque ornement en or; les ceintures et même les corsages et les chemisettes sont presque toujours fermés par des bouclettes de petits galons d'or.

Rien ne s'explique mieux que cette faveur de la broderie d'or, tissu aussi ornémenté qu'il est riche. Les artistes qui s'efforcent actuellement de faire revivre un genre dont le succès fut si vif chez nos aïeux n'ont, d'ailleurs, qu'à s'inspirer des chefs-d'œuvre anciens. Les spécimens qui nous restent des merveilleuses broderies du Moyen Age et de la Renaissance sont plus faciles à imiter qu'à surpasser.

Cependant, si légitime que soit l'engouement pour un tissu d'un aussi bel effet, il faut savoir en user avec discrétion et rester dans des limites raisonnables. La profusion d'ornements nuit trop souvent au bon goût et les plus éclatants

sont ceux dont il faut user avec le plus de discrétion.

La simplicité des toilettes de ville n'est pas incompatible avec l'élégance, on s'en convaincra par un simple coup d'œil au croquis ci-dessous.

C'est une toilette en drap cachou, avec veste longue à revers et demi-manches en velours hannelon. Cette veste s'ouvre sur une chemisette blanche en crépon uni. Deux rangées de boutons de nacre blanche garnissent les revers de la veste et la même garniture se répète sur le devant de la jupe.



TOILETTE EN DRAP CACHOU GARNI DE BOUTONS DE NACRE.

L'ensemble est très sobre, très distingué et très élégant.

Dans les travaux de dames, on a souvent besoin de faire subir aux dessins que l'on se propose de reproduire de petites modifications qui permettent de les adapter à l'usage particulier qu'on en veut tirer. Ceci n'est qu'un jeu pour celles qui ont quelque connaissance et quelque pratique du dessin. Par contre, cela ne laisse pas d'embarrasser celles qui n'ont pas la même habileté. Elles ne seront donc pas fâchées de savoir qu'on peut à l'aide de miroirs transformer ou modifier des dessins à l'infini. Si l'on veut, par exemple, augmenter ou diminuer la largeur d'une bande ou d'une bordure, on place un petit miroir sur champ le long de la bande, et celle-ci se reflète rétrécie ou élargie selon qu'on rapproche ou qu'on éloigne le miroir du bord.

Si d'un dessin en ligne droite on désire faire un coin, on place le miroir en ligne diagonale sur le point où le dessin doit être arrêté, et le dessin s'y reflète, soit double, soit renversé. Si on veut d'un coin faire un carré, il faut employer deux miroirs; on les place arête contre arête, et le carré se trouve dessiné en entier, moitié sur le dessin, moitié sur les miroirs.

On peut disposer soi-même deux petits miroirs ayant 7 cent. sur 11, sur un morceau de peau de 7 cent. sur 22 cent. et demi. On colle fortement les deux miroirs sur la peau en laissant entre eux un demi-centimètre, ce qui forme une sorte de petit calepin composé de deux miroirs, très commodes pour les transpositions que nous venons d'indiquer.

Pour terminer, une petite recette d'un intérêt particulier en cette saison. C'est celle d'une pommade pour les lèvres.

60 grammes d'axonge épurée, 30 grammes d'huile d'amandes douces, 45 grammes de cire blanche; faites fondre au bain-marie, et triturez avec soin, ajoutez ensuite 12 gouttes d'essence de rose; on colore si l'on veut avec du carmin.

On fait de cette pâte de petits bâtons qu'on entoure de papier d'étain, dit papier d'argent. La pommade au raisin que l'on trouve maintenant chez tous les pharmaciens est la meilleure pour la gerçure des lèvres.

YVONNE.

La Beauté ne s'acquiert pas. Pour conserver celle dont on est doué, employez pour votre toilette de chaque jour la Crème, la Poudre et le Savon à la Crème Simon. Médaille d'or à l'Exposition Universelle. Paris 1900.

CAUSERIE FINANCIÈRE

A l'exception de quelques valeurs de traction et du groupe espagnol dont les fluctuations ont été larges et nombreuses, notre marché est resté calme au point de vue des affaires, mais ferme, quant à la tenue des cours.

Favorisées par de bons achats au comptant nos rentes ont été très fermes.

Nous laissons le 3 0/0 à 100,62 à terme et à 100,60 au comptant; le 3 1/2 0/0 à 101,97 et à 101,95 sur ses deux marchés respectifs.

De tous les fonds étrangers c'est l'Extérieure espagnole qui, au cours de cette semaine, a donné lieu aux variations les plus importantes. Ce fond reste à 69,20 en hausse sensible. Des informations de Madrid font prévoir la suppression de l'affidavit aussitôt après que le nouveau convenio sera devenu exécutoire, c'est-à-dire dès le mois prochain.

Bien que moins mouvementé l'Italien n'en a pas moins passé par diverses alternatives après lesquelles nous le laissons à 94,70 plus calme.

Le 4 0/0 Brésilien finit la semaine à 62,90 après 63,05 au plus haut et 62,55 au plus bas.

Le 3 0/0 Portugais fait 24,25, après 24,75. Les fonds ottomans sont demeurés fermes mais sans variations appréciables.

Grand calme sur les fonds Helléniques. L'obligation 1884 se traite à 191 et l'obligation 1887 à 206.

Le marché des Sociétés de crédit n'a pas présenté une bien grande animation mais leurs cours ont conservé une bonne attitude.

La Banque de France finit à 3.960 au comptant.

Le Crédit Lyonnais a oscillé entre 1080 et 1085.

La Banque de Paris fait 1.080, le Comptoir national d'Escompte s'est peu écarté du cours de 55; la Société générale s'est négociée aux environs de 610.

Le Crédit foncier se tient ferme à 660. Les Chemins de fer français ont eu un marché relativement animé.

Nous laissons le Lyon à 1.770, le Midi tombe à 1296, le Nord à 2.270, l'Orléans à 1.665 en baisse de 22 francs.

Les valeurs industrielles ont été diversement traitées. Les unes sont restées calmes, comme le Suez à 3.530, le Gaz à 1.130, le Rio-Tinto à 1.433, etc., les autres se sont sensiblement améliorées comme les Valeurs de Traction. La Compagnie générale de traction reprend à 160. Le Métropolitain à 560.

Le marché des mines d'or finit la semaine un peu plus ferme sous l'influence de leur bonne tenue à Londres.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Saignements de nez.

Quand le saignement de nez est peu abondant, quand il se manifeste par des temps chauds, chez des sujets qui ont la tête lourde, il ne faut rien faire, c'est une chose salutaire. Si, au contraire, le saignement de nez apparaît chez des sujets faibles, s'il dure longtemps, s'il se renouvelle assez fréquemment, il faut chercher à l'arrêter.

On débarrassera le cou de la cravate ou des objets de toilette qui pourraient le serrer; on fera respirer un air frais; on appliquera sur le nez et sur le front des compresses imbibées d'eau froide et renouvelées à mesure qu'elles s'échauffent. On fera renifler de l'eau fraîche, additionnée de quelques cuillerées de vinaigre ou d'alun; on fera priser ensuite un peu d'alun en poudre ou de colophane. On appliquera dans le dos un cataplasme sinapisé; un corps froid, une clef produisent le même effet astringent. Chez les femmes, ce moyen peut être nuisible à certaines époques. On fera prendre un bain de pieds sinapisé, le malade restant debout.

On comprimera la carotide du côté de l'hémorragie.

Quelquefois il suffit de tenir élevé, pendant quelque temps, le bras du côté où se fait l'écoulement de sang et de faire de longues inspirations.

Si le saignement résiste à ces moyens, il faut tamponner le nez, opération que le médecin seul peut pratiquer.

**

Maladies de la gorge.

Si une inflammation se produit dans la gorge avec fièvre intense, sécheresse, difficulté d'avaler, il faut se tenir chaudement, tâcher de transpirer, en prenant de petites tasses de boissons chaudes et émollientes comme dans les cas de rhumes récents; prendre des bains de pieds sinapisés. Si les amygdales sont très gonflées, d'un vilain rouge, et surtout s'il se produit à leur surface des plaques blanchâtres, il faut tâcher de se faire soigner par un médecin. Dans les maux de gorge de ce genre il est bon d'employer l'émétique comme vomitif. Lorsque les angines sont épidémiques et graves, il faut surveiller la gorge, surtout chez les enfants, et consulter sans retard, afin de pouvoir agir avant que le mal ait fait de trop grands progrès.

S'il s'agit de maux de gorge ayant une tendance à se prolonger, il faut employer l'alun ou le chlorate de potasse.

**

Suette.

On donne le nom de suette à une maladie qui règne épidémiquement, et dont les principaux caractères sont des sueurs abondantes. Dans cette maladie on fait prendre aux malades de la décoction d'orge et de chiendent, du bouillon de veau, du poulet, un peu d'infusion de bourrache, on les tient à la diète la plus complète jusqu'à ce que l'éruption soit terminée. On peut alors leur donner quelques cuillerées de bouillon dont on augmente peu à peu la dose. On doit couvrir les malades sans les surcharger. S'il y a constipation on la combat à l'aide de lavements faits avec une décoction de son ou de racine de guimauve, dans laquelle on fait fondre 2 cuillerées de miel.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Moyen d'empêcher les armes de se rouiller.

Broyez ensemble et par parties égales de la fleur de soufre et du tripoli, mouillez cette poudre avec de l'huile; prenez une cuvette de bois tendre ou un morceau de peau de chamois que vous trempez dans la préparation ci-dessus et frottez les parties attaquées par la rouille. Après avoir nettoyé l'arme, il suffira, pour la préserver de la rouille, de la graisser avec un linge humecté d'huile, du pétrole bien rectifié et de la vaseline.

Gants de peau (Nettoyage des).

On met chaque gant sur la main gauche de manière qu'il ne fasse aucun pli, ou, ce qui est mieux, on enfle, dans chaque doigt un petit bâton rond, on le frotte à l'aide d'une flanelle avec de la benzine ou de l'essence minérale, puis avec une nouvelle flanelle saupoudrée de talc de Venise pour donner du brillant à la peau et on l'expose à l'air pour le faire sécher. Nous recommandons de ne faire cette opération que pendant le jour; l'essence, étant très volatile, ne doit pas être employée près d'une lumière, sous peine de causer de graves accidents.

Quelques plats pour la Semaine

EN MAIGRE
Potage oseille.
Filet de sole à la cardinale
Lentilles au jus
Omelette au rhum.

Filets de sole à la cardinale.

Levez des filets de sole, parez-les; faites-les blanchir au vin blanc. Préparez d'autre part une sauce liée au beurre d'écrevisses, ajoutez des queues des écrevisses coupées en dés, des champignons, quelques truffes. Dressez vos filets sur un plat, masquez avec la sauce et servez.

Filet de bœuf à la provençale.

Prenez la moitié d'un filet de bœuf, du côté de la tête; quand la viande est parée, lardez-la intérieurement, sur la longueur, avec des filets de lard en jambon cru. Assaisonnez la viande, mettez-la dans un plat; arrosez avec huile et vinaigre; faites-la mariner quelques heures. Mettez-la ensuite dans une casserole longue, foncee avec des débris de lard, carottes et oignons émincés; ajoutez 2 pieds de veau désossés, blanchis et coupés. Cuisez-la 2 heures et demie avec feu dessus, feu dessous. Quand elle est tendre, le mouillement doit être à moitié réduit; dégraissez-le, passez-le, liez-le légèrement avec de la sauce tomate. Dressez la viande et les pieds de veau autour, arrosez avec la sauce.

Distractions et jeux d'esprit

1° Mots carrés simples

O O O O O
O O O O O
O O O O O
O O O O O
O O O O O

Simple formule adverbiale

A ponctuel équivalent.
— Emotions qu'à fond de cale
Loup de mer jamais ne ressent.
— S'applique de façon normale
Au discours fait succinctement.
— Règle de manière brutale
Et confine un déplacement.
— Bilan de la ligne finale :
Un point visible au firmament.

2° Logogriphe

Entier, je n'ai rien
Pour vous séduire,
Et saurais fort bien,
Par contre, nuire;
Car, qui m'aperçoit
Béante, entr'ouverte,
Du patient, croit
Souvent à la perte.
D'un coup de couteau,
Tranchez-moi la tête :
Je deviens sitôt
Dangereuse bête,
Que veneur, parfois,
Traque d'importance,
Et qui, des grands bofs
Fait sa résidence.

ALCIDE CHAPEAU.

Solutions de l'avant-dernier numéro

1° Métagramme

CANOT — CANON

2° Mots en losange

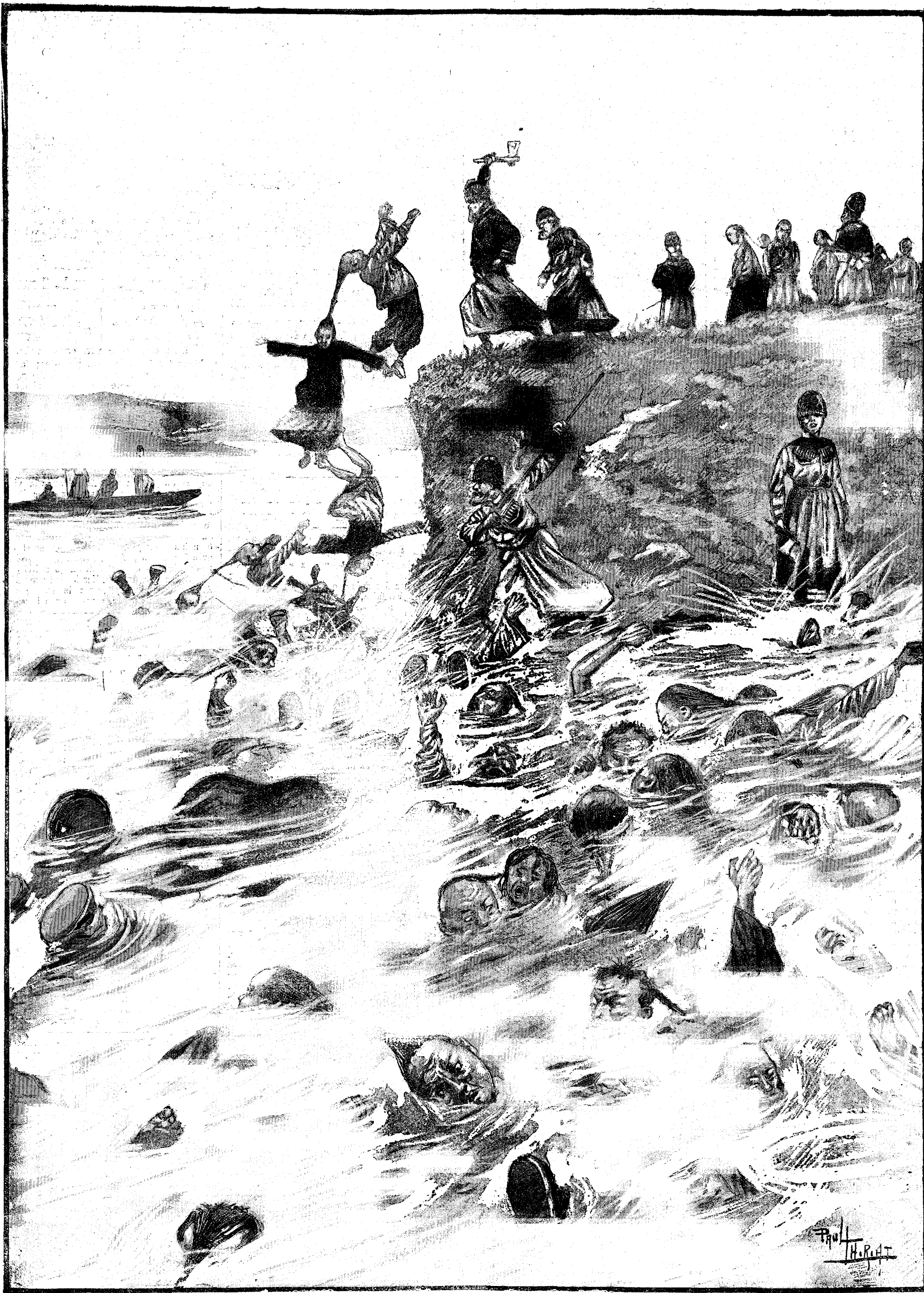
A
O D E
O P E R A
A D E L I N E
E R I N E
A N E

Solutions justes : Taphobane — Carysanthème Legui — A R à Nages — Un Nemrod à Audenge — L'ami Raï — Ch. Conti — Altieri à Ajaccio — Sancrafft — L'as aussi Lucien et la Flute — Canard — Paul et Mic.

Omis dans un précédent n° : Georges Hett de Corcieux — Louis Coustançou 1^{er} maire en herbe de Lacaze — Deux jeunes Fourquoises. — Jules Mauvin à Mestras — Lucien, des fonderies Ste-Hélène —

Le gérant : HOUDIN.





Brutales représailles de Cosaques en Mandchourie
Les Noyades de Blagowietchensk